

PQ
2625
A5M6
1904
c.2
ROBARTS





~~$4.00~~
$3.00
C6-1P

MONNA VANNA

Ouvrages de MAURICE MAETERLINCK

La Sagesse et la Destinée (36e mille). (Fasquelle, édit.) . . . . 3 fr. 50

La Vie des Abeilles (44e mille). (Fasquelle, édit.) . . . . 3 fr. 50

Le Temple Enseveli (18e mille). (Fasquelle.) . 3 fr. 50

Le Double Jardin (14e mille). (Fasquelle, édit.). 3 fr. 50

L'Intelligence des Fleurs (20e mille). (Fasquelle, édit.) . . . . 3 fr. 50

Le Trésor des Humbles (54e édition.) (Mercure de France.) . . . . 3 fr. 50

Joyzelle, pièce en 5 actes (10e mille). (Fasquelle, édit.) . . . . 3 fr. 50

Monna Vanna, pièce en 3 actes (32e mille). (Fasquelle, édit.) . . . . 2 fr. »

Monna Vanna, drame lyrique en 4 actes et 5 tableaux. Musique de Henry Février. (Fasquelle, édit.) . . . . 1 fr. »

Théatre. (Lacomblez, éditeur à Bruxelles, Belgique) . . . . 3 vol. à 3 fr. 50

Serres Chaudes (poésies). (Lacomblez, édit.). 3 fr. »

L'Ornement des Noces spirituelles, de Ruysbroeck l'Admirable, traduit du flamand et précédé d'une Introduction. (Lacomblez, édit.) . . . . 5 fr. »

Les Disciples a Saïs et les Fragments de Novalis, traduits de l'allemand et précédés d'une Introduction. (Lacomblez, édit.) . . . 5 fr. »

Album de douze chansons. (Stock, édit.) . . . 10 fr. »

Paris. — L. Maretheux, imprimeur, 1, rue Cassette. — 1476.

F
186 no.3

MAURICE MAETERLINCK

MONNA VANNA

PIÈCE EN TROIS ACTES

Représentée au théâtre de « L'Œuvre », le 17 Mai 1902

(Scène du Nouveau-Théâtre, direction de Lugné-Poe)

TRENTE ET UNIÈME MILLE

PARIS

LIBRAIRIE CHARPENTIER ET FASQUELLE

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENELLE, 11

1909

Tous droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés pour tous pays, y compris le Danemark, la Suède et la Norvège.

446977
22-5-46

PQ
2625
A5M6
1904
Cop. 2

PERSONNAGES

GUIDO COLONNA, commandant de la garnison pisane . . . . MM. JEAN FROMENT.
MARCO COLONNA, père de Guido . . LUGNÉ-POË.
PRINZIVALLE, capitaine à la solde de Florence . . . . DARMONT.
TRIVULZIO, commissaire de la République florentine. . . . . ROBERT LISER.
BORSO, lieutenant de Guido . . . . . GÉRARD.
TORELLO, lieutenant de Guido . . . . ROPIQUET.
VEDIO, secrétaire de Prinzivalle . . . GRIBOUVAL.

GIOVANNA (MONNA VANNA), femme de Guido . . . . Mme G. LEBLANC.

SEIGNEURS, SOLDATS, PAYSANS, HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE, ETC.

Le premier et le troisième actes à Pise;
le deuxième devant la Ville.
(Fin du XVe *siècle.)*

MONNA VANNA

ACTE PREMIER

Une salle dans le palais de Guido Colonna.

SCÈNE PREMIÈRE

GUIDO *et ses lieutenants*, BORSO *et* TORELLO *près d'une fenêtre ouverte, d'où l'on voit la campagne pisane.*

GUIDO.

L'extrémité où nous sommes réduits a forcé la Seigneurie à m'avouer des désastres qu'elle nous avait longtemps cachés. Les deux armées que Venise envoyait à notre aide sont elles-mêmes assiégées par les Florentins, l'une à Bibbiena, l'autre à Elci. Les passages de la Vernia, de Chiusi et de Montalone, Arezzo et tous les débouchés du Casentin, sont aux mains de l'ennemi.

Nous sommes isolés du reste de la terre, et livrés sans défense à la haine de Florence, qui ne pardonne pas lorsqu'elle ne tremble plus. Nos soldats et le peuple ignorent encore ces défaites; mais des bruits de plus en plus inquiétants se répandent. Que feront-ils quand ils sauront la vérité?... Leur colère et leurs terreurs désespérées retomberont sur nous et sur la Seigneurie... Ils sont exaspérés et conduits au délire par trois mois de siège, d'héroïsme inutile, de famine et de souffrances telles que peu de villes en ont jusqu'ici supportées. L'unique espoir qui maintenait encore leur obéissance irritée va s'écrouler sur eux; ce sera la révolte, l'irruption de l'ennemi et puis la fin de Pise...

BORSO.

Mes hommes n'ont plus rien; plus une flèche, plus une balle; et l'on retournerait en vain tous les tonneaux des souterrains pour y trouver encore quelques onces de poudre.

TORELLO.

J'ai lancé avant-hier notre dernier boulet contre les batteries de Santo-Antonio et de la tour de Stampacé; et, n'ayant plus que leurs épées, les Stradiotes mêmes refusent de se rendre aux remparts.

BORSO.

Voyez d'ici la brèche que les canons de Prinzivalle ont achevé de faire aux murs que défendaient les auxiliaires vénitiens... Elle a cinquante brasses; un troupeau de moutons y passerait sans crainte... Personne n'y peut tenir; et les fantassins romagnols,

les Esclavons et les Albanais m'ont déclaré qu'ils déserteront tous si la capitulation n'est pas signée ce soir.

GUIDO.

Depuis dix jours, à trois reprises, la Seigneurie a envoyé trois anciens du collège pour traiter de la capitulation ; nous ne les avons pas revus...

TORELLO.

Prinzivalle ne nous pardonne pas le meurtre de son lieutenant Antonio Reno, massacré dans nos rues par les paysans furieux. Florence en profite pour nous mettre hors la loi, et compte nous traiter en barbares.

GUIDO.

J'ai envoyé mon propre père pour expliquer et excuser l'erreur d'une foule affolée que nous n'avions pu contenir. C'était un otage sacré ; il n'est point revenu...

BORSO.

Voilà plus d'une semaine que la ville est ouverte de toutes parts, que nos murs sont en ruine et nos canons silencieux. Pourquoi donc Prinzivalle ne donne-t-il pas l'assaut? Redoute-t-il quelque piège? Manque-t-il de courage, ou bien Florence a-t-elle transmis des ordres mystérieux ?

GUIDO.

Les ordres de Florence sont toujours mystérieux ; mais ses desseins sont clairs. Depuis trop longtemps

Pise est l'alliée fidèle de Venise et donne aux petites villes de la Toscane un exemple alarmant... Il faut que la république pisane disparaisse... Peu à peu, savamment et sournoisement, on a envenimé cette guerre, en y provoquant des cruautés et des perfidies innaccoutumées, afin de justifier une vengeance prochaine. Ce n'est pas sans raison que je soupçonne ses émissaires d'avoir poussé nos paysans à massacrer Reno. Ce n'est pas non plus sans raison qu'elle a lancé contre nous le plus barbare de ses mercenaires, ce sauvage Prinzivalle, qui s'illustra sinistrement au sac de Plaisance, où, après avoir exterminé, par mégarde, a-t-on dit, tous les hommes armés, il mit en vente, comme esclaves, cinq mille femmes libres.

BORSO.

On se trompe sur ce point. Ce n'est pas Prinzivalle, mais les commissaires de Florence qui ont ordonné le massacre et la vente. Je n'ai jamais vu Prinzivalle, mais un de mes frères l'a connu. Il est d'origine barbare; son père était Basque ou Breton, paraît-il, et avait ouvert à Venise une boutique d'orfèvrerie. Il est de petite naissance c'est certain, mais n'est pas le sauvage que l'on croit. On le dit violent, fantasque, débauché, dangereux, mais loyal; et je lui remettrais sans crainte mon épée...

GUIDO.

Ne la remettez pas tant qu'elle peut vous défendre. Nous le verrons à l'œuvre, et nous saurons alors qui de nous a raison. En attendant, il nous reste à tenter la dernière chance de ceux qui ne veulent pas se laisser

égorger sans redresser la tête et sans lever le bras. Il faut d'abord apprendre aux soldats, aux citoyens, aux paysans réfugiés, l'entière vérité. Il faut qu'ils sachent bien qu'on ne nous offre pas de capitulation; qu'il ne s'agit plus d'une de ces guerres pacifiques où deux grandes armées combattaient de l'aurore au coucher du soleil pour laisser trois blessés sur le champ de bataille ; ni d'un de ces sièges fraternels où le vainqueur devenait bientôt l'hôte et l'ami le plus cher du vaincu. C'est une lutte sans merci où la vie et la mort restent seules en présence, où nos femmes, nos enfants...

SCÈNE II

LES MÊMES, MARCO.

(*Entre Marco. Guido l'aperçoit et court à sa rencontre pour l'embrasser.*)

GUIDO.

Mon père!... Par quel bonheur dans notre grand malheur, par quel miracle heureux êtes-vous revenu quand je n'espérais plus!... Vous n'êtes pas blessé? Vous marchez avec peine... Vous ont-ils torturé?.. Avez-vous échappé?... Que vous ont-ils donc fait?...

MARCO.

Rien! Dieu merci! ce ne sont point des barbares... Ils m'ont accueilli comme on accueille un hôte qu'on vénère. Prinzivalle avait lu mes écrits; il m'a parlé des trois dialogues de Platon que j'ai retrouvés et traduits.

Si je marche avec peine, c'est que je suis bien vieux et reviens de bien loin... Savez-vous qui j'ai rencontré sous la tente de Prinzivalle?

GUIDO.

Je m'en doute : les commissaires impitoyables de Florence...

MARCO.

Oui, c'est vrai; eux aussi, ou l'un d'eux; car je n'en ai vu qu'un... Mais le premier que l'on m'ait nommé là, c'est Marcille Ficin, le maître vénéré qui révéla Platon... Marcille Ficin, c'est l'âme de Platon reparue sur la terre!... — J'aurais donné dix ans de ma vie pour le voir avant de m'en aller où s'en vont tous les hommes... Nous étions comme deux frères qui se retrouvent enfin... Nous parlions d'Hésiode, d'Aristote et d'Homère... Il avait découvert, dans un bois d'oliviers, près du camp, sur les bords de l'Arno, enfoui dans le sable, un torse de déesse si étrangement beau que, si vous le voyiez, vous oublieriez la guerre... Nous avons creusé plus avant: il a trouvé un bras; j'ai déterré deux mains si pures et si fines qu'on les croirait formées pour créer des sourires, répandre la rosée et caresser l'aurore... L'une d'elles avait la courbe que prennent les doigts légers quand ils effleurent un sein, l'autre serrait encore le manche d'un miroir...

GUIDO.

Mon père, n'oublions pas qu'un peuple meurt de faim, et qu'il n'a que faire de mains fines et de torses de bronze...

MARCO.

C'est un torse de marbre...

GUIDO.

Soit, mais parlons plutôt des trente mille vies, qu'une imprudence, une minute de retard peuvent perdre ; ou qu'une parole adroite, une bonne nouvelle vont peut-être sauver... — Ce n'est pas pour un torse ou des mains mutilées que vous êtes allé là... Que vous ont-ils appris? — Florence ou Prinzivalle, que vont-ils faire de nous? — Dites vite... Qu'attendent-ils? — Entendez-vous ces malheureux qui crient sous nos fenêtres? — Ils se disputent l'herbe qui pousse entre les pierres...

MARCO.

C'est juste. J'oubliais que vous faites la guerre, quand renaît le printemps, quand le ciel est heureux comme un roi qui s'éveille, quand la mer se soulève comme une coupe de lumière qu'une déesse d'azur tend aux dieux de l'azur, quand la terre est si belle et aime tant les hommes!... Mais vous avez vos joies : je parle trop des miennes. Puis, vous avez raison ; et j'aurais dû vous dire tout de suite la nouvelle que j'apporte... Elle sauve trente mille vies pour en affliger une ; mais elle offre à celle-ci la plus noble occasion de se couvrir d'une gloire qui me semble plus pure que les gloires de la guerre... L'amour pour un seul être est heureux et louable ; mais l'amour qui grandit est meilleur... La pudeur vigilante et la fidélité sont de bonnes vertus ; mais il y a des jours où elles semblent

petites quand on regarde ailleurs... Voici... Mais n'allez pas vous perdre aux premiers mots, vous couper la retraite, et faire de ces serments qui enchaînent la raison qui voudrait revenir sur ses pas...

GUIDO, *faisant un geste pour congédier les officiers.*

Laissez-nous...

MARCO.

Non, restez... C'est notre sort à tous qui va se décider... Je voudrais, au contraire, que la salle débordât de toutes les victimes que nous épargnerons; et que les malheureux que nous allons sauver écoutassent aux fenêtres pour recueillir ainsi et fixer à jamais le salut que j'apporte : car j'apporte le salut, si la raison l'accepte; et dix milles raisons balanceront à peine une erreur très pesante, et dont je crains le poids d'autant plus que moi-même...

GUIDO.

Mon père, je vous en prie, laissons là ces énigmes. Qu'est-ce donc qui demande tant de mots? Nous pouvons tout entendre, et nous touchons aux heures où rien n'étonne plus...

MARCO.

Donc, j'ai vu Prinzivalle et je lui ai parlé. Que l'image d'un homme peinte par ceux qui le craignent est étrange et trompeuse!... J'allais comme Priam sous la tente d'Achille... Je croyais rencontrer une sorte de barbare, arrogant et stupide, toujours couvert de sang ou

plongé dans l'ivresse; une espèce de fou comme on le représente, dont le génie avait, sur les champs de bataille, des éclairs foudroyants, venant on ne sait d'où... Je croyais affronter le démon des combats aveugle, incohérent, cruel et vaniteux, perfide et débauché...

GUIDO.

Et Prinzivalle est tel, sauf qu'il n'est pas perfide.

BORSO.

C'est juste, il est loyal, bien qu'il serve Florence, et nous l'a prouvé par deux fois.

MARCO.

Or, j'ai trouvé un homme qui s'est incliné devant moi comme le disciple ému s'incline devant le maître. Il est lettré, disert, soumis à la sagesse et avide de science. Il sait écouter longuement, et se montre sensible à toutes les beautés. Il sait sourire avec intelligence; il est doux et humain, et n'aime pas la guerre. Il cherche la raison des passions et des choses. Il sait regarder en lui-même; il est plein de conscience et de sincérité, et sert à contre-cœur une république perfide. Les hasards de la vie, peut-être le destin, l'ont tourné vers les armes, et l'enchaînent encore à une gloire qu'il déteste et qu'il veut délaisser; mais pas avant d'avoir satisfait un désir; un funeste désir, comme en ont certains hommes qui sont nés, semble-t-il, sous l'étoile dangereuse d'un grand amour unique et irréalisable...

GUIDO.

Mon père, n'oubliez point combien l'attente est lourde à ceux qui meurent de faim. Passons ces qualités dont nous n'avons que faire ; et dites-nous enfin la parole de salut que vous avez promise.

MARCO.

C'est vrai, je la retarde peut-être sans motif ; et quoiqu'elle soit cruelle aux deux êtres que j'aime le plus sur cette terre...

GUIDO.

J'en prends déjà ma part, mais pour qui sera l'autre?

MARCO.

Ecoutez-moi, je vais... En arrivant ici, cela semblait étrange et difficile ; mais d'un autre côté, la chance de salut était si prodigieuse...

GUIDO.

Parlez !...

MARCO.

Florence a résolu de nous anéantir. Les décemvirs de guerre l'ont jugé nécessaire, et la Seigneurie approuve leur décret. L'arrêt est sans recours. Mais Florence, hypocrite et prudente, ne voudrait pas porter aux yeux du monde qu'elle civilise, le blâme d'une victoire trop sanglante. Elle soutiendra que Pise a refusé la capitula-

tion clémente qu'elle offrait. La ville sera prise d'assaut. On lancera contre elle les mercenaires espagnols et allemands. Il est superflu de donner à ceux-ci des ordres spéciaux quand il s'agit de viols, de pillage, d'incendies, de massacre... Il suffit qu'ils échappent au bâton de leurs chefs, et leurs chefs, ce jour-là, auront soin de paraître impuissants. Voilà le sort qu'on nous réserve; et la ville au lys rouge, si le désastre est plus cruel qu'elle n'ose l'espérer, le déplorera la première, et l'attribuera tout entier à l'indiscipline imprévue de soldats de hasard qu'elle licenciera avec des gestes de dégoût, lorsqu'après notre ruine elle pourra se passer de leur aide...

GUIDO.

Je reconnais Florence.

MARCO.

Voilà les instructions verbales et secrètes que les commissaires de la République ont transmises à Prinzivalle. Depuis huit jours ils le pressent de livrer cet assaut décisif. Jusqu'ici, il l'a retardé sous divers prétextes. D'autre part, il a intercepté des lettres où les commissaires, qui épient tous ses gestes, l'accusent de trahison devant la Seigneurie. Pise détruite et la guerre terminée, le jugement, la torture et la mort l'attendent à Florence, comme ils y attendirent plus d'un général dangereux. Il connaît donc son sort.

GUIDO.

Bien. Que propose-t-il ?

MARCO.

Il répond, — autant du moins qu'on peut répondre des sentiments de ces sauvages ondoyants, — il répond d'une partie des archers, que lui-même enrôla. En tout cas, il est sûr d'une garde de cent hommes qui formera le noyau de sa troupe, et lui est entièrement dévouée. Il vous propose donc de faire passer dans Pise, pour la défendre contre l'armée qu'il abandonne, tous ceux qui voudront bien le suivre.

GUIDO.

Ce ne sont pas les hommes qui nous manquent; et nous n'avons pas besoin de ces dangereux auxiliaires. Qu'on nous donne des balles, de la poudre et des vivres...

MARCO.

Bien! Il a prévu que vous rejetteriez une offre qui peut sembler suspecte. Il s'engagera donc à introduire dans la ville un convoi de trois cents chariots de munitions et de vivres qui vient d'arriver dans son camp.

GUIDO.

Comment fera-t-il?

MARCO.

Je ne sais. — Je n'entends rien aux ruses de la guerre et de la politique. — Mais il fait ce qu'il veut. Malgré les commissaires de Florence, il est l'unique maître dans son camp, tant que la Seigneurie ne l'a point révoqué. — Et elle n'oserait le révoquer à la

veille d'une victoire, au milieu d'une armée qui tient déjà sa proie, et a confiance en lui. Il faut donc qu'elle attende son heure...

GUIDO.

Soit! Je comprends qu'il nous sauve pour se sauver lui-même et se venger d'avance. Mais il pourrait le faire d'une manière plus éclatante ou plus habile. Quel intérêt a-t-il à combler ses ennemis? Où ira-t-il et que deviendra-t-il? Que demande-t-il en échange?...

MARCO.

Voilà l'instant, mon fils, où les mots sont cruels et puissants!... Voilà l'instant, mon fils, où deux ou trois paroles, empruntent tout à coup la force du destin, et choisissent leurs victimes... Je tremble quand je pense que le son de ma voix, la manière de les dire, peut causer tant de morts ou sauver tant de vies...

GUIDO.

Je ne devine pas... Les mots les plus cruels ajoutent peu de chose à des malheurs réels...

MARCO.

Je vous l'ai déjà dit : Prinzivalle parait sage ; il est raisonnable et humain... Mais quel est l'homme sage qui n'ait pas sa folie; et quel est l'homme bon qui n'ait jamais nourri une idée monstrueuse?... A droite est la raison, la pitié, la justice; à gauche, c'est autre chose, le désir, la passion, que sais-je? la démence où nous

tombons sans cesse... J'y suis tombé moi-même, vous y tomberez peut-être et j'y retomberai... Car l'homme est ainsi fait... Une douleur qui ne devrait pas être une douleur humaine ; est sur le point de vous atteindre... Et moi, qui vois si clairement qu'elle ne sera pas proportionnée au mal qu'elle représente, j'ai fait de mon côté une promesse plus folle encore que cette douleur qui sera folle... Et cette promesse folle sera tenue très follement par le sage que je voudrais être et qui vient vous parler au nom de la raison... J'ai promis, si vous rejetez l'offre,de retourner au camp de l'ennemi... Que m'arrivera-t-il?... Il est probable que la torture et la mort seront la récompense d'une loyauté stupide... Et néanmoins j'irai... J'ai beau me dire que c'est un reste de folie que j'habille de pourpre pour me faire illusion; je ferai la folie que je blâme, car je n'ai pas non plus la force nécessaire pour suivre ma raison... Mais je ne vous dis pas... Ah! tenez, je me perds; j'entrelace des phrases, j'accumule des mots pour reculer un peu le moment qui décide... Mais peut-être ai-je tort de tant douter de vous!... Eh bien ce grand convoi, ces vivres que j'ai vus; des chariots qui débordent de blé, et d'autres pleins de vin, de fruits et de légumes; des troupeaux de moutons et des troupeaux de bœufs, de quoi nourrir un peuple pendant des mois entiers, tous ces tonneaux de poudre et ces lingots de plomb, de quoi vaincre Florence et faire refleurir Pise; tout cela entrera dès ce soir dans la ville, si vous envoyez en échange, pour la livrer à Prinzivalle, durant une seule nuit, car il la renverra aux premières lueurs de l'aurore, mais il exige en signe de victoire et d'abandon, qu'elle vienne seule et nue sous son manteau...

GUIDO.

Qui? Mais qui donc doit venir?...

MARCO.

Giovanna...

GUIDO.

Qui?... Ma femme?... Vanna?...

MARCO.

Oui; ta Giovanna... Je l'ai dit!...

GUIDO.

Mais pourquoi ma Vanna, s'il a de tels désirs?.. Il y mille femmes...

MARCO.

C'est qu'elle est la plus belle et qu'il l'aime...

GUIDO.

Il l'aime?... Où l'a-t-il vue?... Il ne la connaît pas...

MARCO.

Il l'a vue, la connait; mais n'a pas voulu dire depuis quand ni comment...

GUIDO.

Mais elle, l'a-t-elle vu?... Où l'a-t-il rencontrée?...

MARCO.

Elle ne l'a jamais vu ; ou ne s'en souvient pas...

GUIDO.

Comment le savez-vous ?

MARCO.

Elle-même me l'a dit.

GUIDO.

Quand ?

MARCO.

Avant que je vinsse vous trouver.

GUIDO.

Et vous lui avez dit?...

MARCO.

Tout.

GUIDO.

Tout?... Quoi?... Tout le marché infâme?... Et vous avez osé?...

MARCO.

Oui.

GUIDO.

Et qu'a-t-elle répondu?...

MARCO.

Elle n'a pas répondu. Elle est devenue pâle et s'est éloignée sans parler.

GUIDO.

Oui, j'aime mieux cela!... Elle aurait pu bondir, vous cracher au visage ou tomber à vos pieds... Mais j'aime mieux cela... Pâlir et s'éloigner!... Les anges l'auraient fait... Je reconnais Vanna. Il ne fallait rien dire; et nous, à notre tour, nous ne parlerons plus... Nous reprendrons bientôt notre poste aux remparts; et, s'il faut y mourir, nous y mourrons du moins sans salir la défaite...

MARCO.

Mon fils, je vous comprends, et l'épreuve est pour moi presque aussi tragique que pour vous. Mais le coup est porté; laissons à la raison le temps de remettre à leur place notre douleur et nos devoirs.

GUIDO.

Il n'y a qu'un devoir devant cette offre abominable; et toute réflexion ne fera qu'ajouter à l'horreur qu'elle inspire...

MARCO.

Pourtant, demandez-vous si vous avez le droit de livrer à la mort un peuple tout entier, pour retarder de quelques tristes heures un mal inévitable; car lorsque la ville sera prise, Vanna sera livrée au pouvoir du vainqueur...

GUIDO.

Non... Ceci me regarde...

MARCO.

Soit; mais des milliers de vies, dites-vous que c'est beaucoup! que c'est trop peut-être; et que ce n'est pas juste... Si votre bonheur seul dépendait de ce choix, vous choisiriez la mort et je le comprendrais; bien que moi, arrivé au terme d'une vie qui a vu bien des hommes et, par conséquent, bien des douleurs humaines, je trouve qu'il n'est pas sage de préférer la mort, l'horrible et froide mort, avec son silence éternel, à n'importe quelle souffrance physique ou bien morale qui la peut retarder... Mais, il s'agit ici de milliers d'existences; il s'agit de frères d'armes, de femmes et d'enfants... Faites ce qu'un insensé vous demande et ce qui vous paraît monstrueux paraîtra héroïque à ceux qui survivront, et qui verront votre acte d'un œil plus apaisé et d'un regard plus juste et plus humain... Croyez-moi, rien ne vaut une vie que l'on sauve, et toutes les vertus, tout l'idéal des hommes, tout ce qu'on nomme honneur, fidélité, que sais-je? n'est qu'un jeu puéril en face de cela... Vous voulez rester pur dans une affreuse épreuve et la traverser en héros; mais c'est un tort de croire que l'héroïsme n'a d'autre sommet que la mort. L'acte le plus héroïque est l'acte le plus pénible; et la mort est souvent moins dure que la vie.

GUIDO.

Êtes-vous mon père?...

MARCO.

Et je suis fier de l'être... Si je lutte aujourd'hui contre vous, je lutte aussi contre moi-même; et vous aimerais moins si vous cédiez trop vite...

GUIDO.

Oui, vous êtes mon père et vous l'avez prouvé: car vous aussi vous choisirez la mort; et puisque je rejette abominable pacte, vous allez retourner au camp de l'ennemi, pour y subir le sort que Florence vous réserve...

MARCO.

Mon fils, il n'est ici question que de moi-même, un vieillard assez inutile, qui n'a plus guère à vivre, qui n'importe à personne... C'est pourquoi je me dis que ce n'est pas la peine de combattre en moi une vieille folie, et de lutter longtemps pour élever ce qu'il me faudrait faire à la hauteur de ce qui serait sage... Je ne sais pourquoi j'irai là... Mon âme dans mon vieux corps est demeurée trop jeune; et je suis d'une époque trop éloignée encore de l'âge de la raison... Mais je déplore que tant de forces du passé m'empêchent de violer une promesse folle...

GUIDO.

Je suivrai votre exemple.

MARCO.

Que voulez-vous dire?...

GUIDO.

Que je ferai conme vous, que je serai fidèle à ces forces du passé qui vous semblent absurdes, mais qui heureusement, vous dominent encore...

MARCO.

Elles ne me dominent plus quand il s'agit des autres; et s'il vous faut, pour éclairer votre âme, le pauvre sacrifice de ma vieille parole, je renonce en mon cœur à tenir ma promesse, et, quoi que vous fassiez, je n'irai pas là-bas...

GUIDO.

Mon père, c'est assez. Je vous dirais des mots qu'un fils ne doit pas dire à son père qui s'égare.

MARCO.

Mon fils, dites-moi tous les mots que l'indignation soulève en votre cœur. Je les accueillerai comme les témoignages d'une juste douleur... L'amour que j'ai pour vous ne dépend pas des mots que vous pourrez me dire... Mais, en me maudissant, laissez donc la raison et la bonne pitié remplacer dans votre âme les injures qui la quittent...

GUIDO.

Que ceci nous suffise. Je n'écouterai pas davantage. Réfléchissez; et représentez-vous ce que vous voulez me faire faire. C'est vous, en ce moment, qui manquez de raison, de raison haute et noble, et la crainte de la mort trouble votre sagesse. Pour moi, je regarde cette

mort avec moins d'inquiétude, et sais me souvenir des leçons de courage que vous m'avez données avant que les années et la vaine étude des livres eussent affaibli le vôtre. Nous sommes seuls dans cette salle. Personne ne fut témoin de votre défaillance, et mes deux lieutenants garderont avec moi un secret que nous n'aurons, hélas! pas à porter bien loin. Que ceci soit enseveli dans nos cœurs, et parlons maintenant de la dernière lutte..

MARCO.

Non, mon fils, cela ne peut s'ensevelir, car les années et les vaines études m'ont appris qu'il n'est jamais permis, pour aucune raison, d'ensevelir ainsi une seule vie d'homme. Si vous croyez que je n'ai plus le courage que vous honorez seul, il m'en demeure un autre, moins éclatant peut-être et moins célébré par les hommes, car il fait moins de mal, et les hommes vénèrent ce qui les fait souffrir.. Il me permettra d'accomplir le reste de mon devoir.

GUIDO.

Et quel est donc ce reste?

MARCO.

Je vais achever ce que j'ai vainement commencé. Vous étiez un des juges, vous n'êtes point le seul; et tous ceux dont la vie ou la mort se décide à cette heure ont droit à connaître leur sort et de quoi dépend leur salut...

GUIDO.

Je ne comprends pas bien ; du moins, j'espère ne pas comprendre encore... Vous dites?...

MARCO.

Je dis qu'au sortir de cette salle, j'irai faire part au peuple de l'offre que vous fait Prinzivalle et que vous rejetez.

GUIDO.

C'est bien, cette fois j'ai compris. Je regrette que les mots inutiles nous aient entraînés là; et je regrette aussi que votre égarement me force à manquer au respect que je dois à votre âge. Mais le devoir d'un fils est de protéger contre lui-même son père qui se trompe. Du reste, tant que Pise est debout, j'y demeure le maître et suis gardien de son honneur. Borso et Torello, je vous confie mon père; vous veillerez sur lui jusqu'à ce que sa conscience s'éclaire. Il ne s'est rien passé. Personne ne saura rien. Mon père, je vous pardonne. Vous me pardonnerez lorsque la dernière heure réveillera en vous le souvenir des jours où vous m'avez appris à devenir un homme sans crainte et sans faiblesse volontaire.

MARCO.

Mon fils, je vous pardonne avant la dernière heure. J'aurais fait comme vous. Vous m'emprisonnerez; mais mon secret est libre; il est déjà trop tard pour étouffer ma voix.

GUIDO.

Qu'est-ce à dire?

MARCO.

Qu'en ce moment même, la Seigneurie délibère sur la proposition de Prinzivalle.

GUIDO.

La Seigneurie?... Qui lui a donc fait part?...

MARCO.

Moi-même, avant de vous apprendre...

GUIDO.

Non! Il n'est pas possible que la crainte de la mort, et les ravages que la vieillesse ont faits dans votre cœur, aient pu vous affoler jusqu'à livrer ainsi mon unique bonheur, tout mon amour, toute la joie et toute la pureté de notre double vie, à des mains étrangères qui s'en vont le peser et le mesurer froidement, comme elles pèsent le sel, comme elles mesurent l'huile au fond de leurs boutiques!... Je n'y crois pas encore... Je n'y croirai vraiment que lorsque j'aurai vu... Et lorsque j'aurai vu, je vous regarderai, vous, mon pauvre vieux père que j'aimais, que je croyais connaître, auquel je m'efforçais de ressembler un peu, je vous regarderai avec plus de surprise, avec autant d'horreur, que je regarderais le monstre obscène et lâche qui nous plonge aujourd'hui dans toutes ces ordures!...

MARCO.

Vous dites vrai, mon fils, vous ne me connaissiez pas assez; et c'est un tort dont je m'accuse. Lorsque la vieillesse est venue, je ne vous fis point part de ce qu'elle m'apprenait chaque jour sur la vie, sur l'amour, sur la douleur et le bonheur des hommes... On vit souvent ainsi, tout près de ceux qu'on aime, sans leur dire

les seules choses qu'il importe de dire... On va, bercé par le passé; on croit que tout se transforme en même temps que soi; et quand un malheur vous réveille, on voit avec étonnement qu'on est bien loin les uns des autres... Si je vous avais dit plus tôt tout ce qui changeait en mon cœur, toutes les vanités qui s'en détachaient une à une, toutes les réalités qui s'ouvraient à leur place, je ne me trouverais pas aujourd'hui devant vous comme un malheureux inconnu que vous êtes sur le point de haïr...

GUIDO.

Je suis heureux de vous avoir connu si tard... Pour le reste, tant pis. Je sais d'avance ce que la Seigneurie choisira. Il est en vérité trop facile de se sauver ainsi aux dépens d'un seul homme; et c'est une tentation à laquelle de plus nobles courages que ceux de ces bourgeois qui regrettent leurs comptoirs ne résisteraient point. Mais je ne leur dois pas cela! Je ne dois cela à personne. Je leur ai donné mon sang et mes veilles; toutes les fatigues, toutes les souffrances de ce long siège; c'est assez, et c'est tout. Le surplus m'appartient; je n'obéirai pas; et je me souviendrai que je commande encore. Il me reste du moins mes trois cents Stradiotes qui n'entendent que ma voix et n'écouteront pas les conseils des lâches!...

MARCO.

Mon fils, vous vous trompez. La Seigneurie de Pise, ces bourgeois que vous méprisez avant de savoir ce qu'ils décideront, ont donné, au contraire, dans la détresse, un admirable exemple de noblesse et de fermeté.

Ils n'ont pas voulu que leur salut dépendît du sacrifice imposé à la pudeur et à l'amour d'une femme; et au moment où je les quittais pour venir vous trouver, ils appelaient Vanna pour lui dire qu'ils mettaient en ses mains le sort de la cité.

GUIDO.

Comment!... Ils ont osé! quand je n'étais pas là, ils ont osé répéter devant elle les immondes paroles de ce satyre forcené!... Ma Vanna!... Quand je pense à son tendre visage qu'un regard fait rougir; où toutes les pudeurs vont et viennent sans cesse, comme pour rafraîchir l'éclat de sa beauté!... Ma Vanna devant eux, vieillards aux yeux luisants et petits marchands pâles au sourire hypocrite, qui avaient peur d'elle comme d'une chose sainte... Ils vont donc lui redire : « Va là-bas, seule et nue comme il l'a demandé... » Va lui livrer ce corps que personne n'effleurait d'un désir, tant il paraissait vierge, et que moi, son époux, je n'osais dévoiler qu'en priant mes deux mains, en suppliant mes yeux, de rester purs et chastes de peur de le ternir d'un frisson défendu... Et pendant que je parle, ils sont là qui lui disent... Ils sont fermes et nobles; ils ne l'obligent point à partir malgré elle... Comment donc feraient-ils tant que je serai là?... Ils ne demandent rien que son consentement... Et mon consentement, qui me l'a demandé?...

MARCO.

N'est-ce pas moi, mon fils? Si je ne l'obtiens point ils viendront à leur tour...

GUIDO.

Ils n'ont que faire de venir; et Vanna leur aura répondu pour nous deux.

MARCO.

Je l'espère, si vous acceptez sa réponse.

GUIDO.

Sa réponse!... Vous en doutez donc? Et vous la connaissez; et vous l'avez vue tous les jours, depuis la première heure, où toute couverte encore des fleurs et du sourire de son unique amour, elle a franchi le seuil de cette même salle où vous venez la vendre, où vous osez douter de la seule réponse qu'une femme puisse faire à un père qui s'oublie jusqu'à souhaiter que sa fille...

MARCO.

Mon fils, chacun voit dans un être ce qu'il voit en lui-même; et chacun le connaît d'une façon différente, et jusqu'à la hauteur de sa propre conscience...

GUIDO.

Oui, c'est pourquoi, sans doute, je vous connaissais mal... Mais si mes yeux devaient s'ouvrir ainsi, à deux reprises, sur deux erreurs aussi cruelles, j'aimerais mieux, mon Dieu! les fermer pour toujours!...

MARCO.

Ils s'ouvriraient, mon fils, à des clartés plus grandes... Et si je parle ainsi, c'est que j'ai vu en elle

une sorte de force que vous n'avez pas vue, qui fait que je ne doute pas de sa réponse...

GUIDO.

Si vous n'en doutez pas, je n'en doute pas non plus. Sa réponse, je l'accepte, ici même et d'avance, aveuglément, obstinément, irrévocablement. Si elle n'est pas la même que la mienne, c'est que nous nous sommes trompés l'un et l'autre, depuis la première heure jusqu'à ce dernier jour. C'est que tout notre amour n'était qu'un grand mensonge qui s'effondre, c'est que tout ce que j'adorais en elle ne se trouvait qu'ici, dans cette pauvre tête trop crédule et qui deviendrait folle, dans ce malheureux cœur qui n'avait qu'un bonheur et n'aurait aimé qu'un fantôme!...

SCÈNE III

LES MÊMES, VANNA.

(*On entend le murmure d'une foule qui répète au dehors le nom de* « Monna Vanna ». *La porte du fond s'ouvre, et Vanna, seule et pâle, s'avance dans la salle, tandis que sur le seuil se pressent, en se dissimulant, des hommes et des femmes qui n'osent pas entrer.*)

GUIDO *ayant aperçu Vanna, il s'élance au-devant d'elle, lui prend les mains, lui caresse le visage et l'embrasse avec une ardeur fiévreuse.*

Ma Vanna!... Qu'ont-ils fait?... Non, non, ne redis pas les choses qu'ils ont dites!... Laisse-moi voir ton front et

plonger dans tes yeux... Ah! tout est resté pur et loyal comme l'eau où se baignent les anges!... Ils n'ont rien pu souiller de tout ce que j'aimais; et toutes leurs paroles tombaient comme des pierres qu'on lance vers le ciel sans troubler un instant la clarté de l'azur! Quand ils ont vu ces yeux, ils n'ont rien demandé, j'en suis sûr... Ils n'ont pas exigé de réponse; leur clarté répondait. Elle mettait un grand lac de lumière et d'amour que rien n'eût pu franchir entre leurs pensées et la tienne... Mais maintenant, regarde, approche-toi... Il y a un homme ici que j'appelle mon père... Vois, il baisse la tête; ses cheveux blancs le cachent... Il faut lui pardonner; il est vieux et se trompe... Il faut avoir pitié; il faut faire un effort; tes yeux ne suffisent pas à le dissuader, tant il est loin de nous... Il ne nous connaît plus; notre amour a passé sur sa vieillesse aveugle comme une pluie d'avril sur un rocher crayeux... Il n'a jamais saisi un seul de ses rayons; il n'a jamais surpris un seul de nos baisers... Il croit que nous aimons comme ceux qui n'aiment pas... Il lui faut des paroles pour comprendre. Il lui faut la réponse... Va, dis-lui ta réponse.

VANNA *s'approchant de Marco.*

Mon père, j'irai ce soir.

MARCO *la baisant au front.*

Ma fille, je savais...

GUIDO.

Quoi?... Que lui as-tu dit?... Parles-tu pour lui ou pour moi?...

VANNA.

Pour toi aussi, Guido... J'obéirai ce soir...

GUIDO.

Mais à qui? Tout est là, je ne sais pas encore...

VANNA.

J'irai ce soir au camp de Prinzivalle.

GUIDO.

Pour te donner à lui comme il l'a demandé?

VANNA.

Oui.

GUIDO.

Pour mourir avec lui?... Pour le tuer avant?... Je n avais pas songé... Cela, du moins cela, et je comprendrai tout...

VANNA.

Je ne le tuerai pas; la ville serait prise...

GUIDO.

Quoi?.... C'est toi!... Mais tu l'aimes? tu l'aimais... Depuis quand l'aimes-tu?...

VANNA.

Je ne le connais pas; je ne l'ai jamais vu...

GUIDO.

Mais tu sais comme il est?... Sans doute ils ont parlé... Ils ont dit qu'il était...

VANNA.

Quelqu'un m'a dit tantôt que c'était un vieillard, je ne sais rien de plus...

GUIDO.

Ce n'est pas un vieillard!... Il est jeune, il est beau... Bien plus jeune que moi... Mais pourquoi n'a-t-il pas demandé autre chose!... Je serais allé là, les mains jointes, à genoux, pour sauver notre ville... Je serais parti seul, seul et pauvre avec elle, pour errer jusqu'au bout et demander l'aumône par les chemins déserts... Mais cet ignoble rêve d'un barbare!... Jamais, dans aucun temps ni dans aucune histoire, le vainqueur n'eût osé... (*S'approchant de Vanna et l'enlaçant.*) Oh! Vanna! ma Vanna!... Je n'y crois pas encore!... Ce n'est pas toi qui parles!... Je n'ai rien entendu et tout est réparé... C'est la voix de mon père qui sortait des murailles... Dis-moi que je me trompe et que tout notre amour et toute ta pudeur disaient non, criaient non, puisqu'il fallait braver la honte d'un tel choix!... Je n'ai rien entendu qu'un écho attardé... C'est un silence vierge que tu vas déchirer. Vois, tout le monde écoute; personne ne sait rien; et tu dois encore dire la première parole... Dis-la vite, Vanna, pour qu'ils te reconnaissent; dis-la vite, Vanna, pour qu'ils sachent notre amour, pour dissiper le songe... Dis celle que j'attends et qui doit être dite, pour soutenir enfin tout ce qui croule en moi!...

VANNA.

Je le sais bien, Guido, que tu portes la part la plus lourde...

GUIDO *l'écartant instinctivement.*

Mais je la porte seul! et c'est celui qui aime qui porte tout le poids!... Tu ne m'as pas aimé... Cela ne coûte rien à ceux qui n'ont pas d'âme... C'est de l'inattendu... C'est peut-être une fête... Ah! mais je saurai bien empêcher cette fête!... Je suis le maître encore, quoi qu'on dise, quoi qu'on fasse!... Et que dirais-tu donc si je me révoltais?... Si je t'enfermais là, dans la bonne prison, dans la prison bien chaste et les cachots bien frais qui sont sous cette salle, avec mes Stradiotes devant toutes les grilles, et si j'attendais là que ton feu s'éteignît et que ton héroïsme fût un peu moins ardent?... Allez donc, prenez-la, j'ai dit, j'ai donné l'ordre... Allez, obéissez!...

VANNA.

Guido, tu le sais bien...

GUIDO.

Ils n'obéissent pas?... Personne ne l'a fait?... Toi, Borso, Torello, vos bras sont-ils de pierre?... Ma voix ne s'entend plus?... Et vous, là-bas, les autres, qui écoutez aux portes, entendez-vous ma voix?... Je crie à fendre un roc!... Entrez donc, prenez-la, elle est à tout le monde!... Je comprends, ils ont peur... Ah! c'est qu'ils veulent vivre!... Ils vivent et moi je meurs!...

Seigneur! c'est trop facile!... Un seul contre la foule!... Un seul qui paie pour tous!... Pourquoi moi et non vous?... Vous avez tous des femmes!... (*Tirant à moitié son épée et s'approchant de Vanna.*) Et si je préférais ta mort à notre honte?... Tu n'avais pas pensé... Mais si mais si, regarde... Il ne faut plus qu'un geste...

VANNA.

Guido, tu le feras si l'amour te l'ordonne...

GUIDO.

Si l'amour te l'ordonne!... Parle donc de l'amour que tu n'as pas connu!... Tu n'as jamais aimé!... Je te vois aujourd'hui plus sèche qu'un désert où j'ai tout englouti... Rien!... Pas même une larme!... Je ne fus qu'un refuge dont on avait besoin... Si durant une minute...

VANNA.

Guido, tu le vois bien, je ne peux plus parler... Regarde mon visage... Je me raidis, je meurs...

GUIDO *la prenant brusquement dans ses bras.*

Viens dans mes bras, Vanna... C'est là que tu vas vivre...

VANNA *s'écartant et se raidissant.*

Non, non, non, non, Guido... Je sais... Je ne puis dire... Toute ma force tombe si je dis un seul mot... Je ne peux pas... Je veux... J'ai réfléchi, je sais, je

t'aime, je te dois tout... Je suis peut-être horrible... Et cependant j'irai! j'irai! j'irai!...

GUIDO *la repoussant.*

C'est bien, va-t-en, va-t-en, éloigne-toi, vas-y, je donne tout, vas-y, je t'abandonne...

VANNA *lui saisissant les mains.*

Guido...

GUIDO *la repoussant.*

Ah! ne me retiens pas de tes mains chaudes et molles... Mon père avait raison; il te connaissait mieux... Mon père, la voici... Mon père, c'est votre œuvre... Achevez-la, votre œuvre, allez donc jusqu'au bout!... Menez-la sous la tente... Je resterai ici; je vous verrai partir... Mais ne croyez donc pas que je prendrai ma part du pain et de la viande qu'elle va lui payer!... Il me reste une chose, et vous saurez bientôt...

VANNA *s'attachant à lui.*

Guido, regarde-moi... Ne cache pas tes yeux... C'est la seule menace... Regarde... Je veux voir...

GUIDO *la regardant et l'écartant plus froidement.*

Regarde... Éloigne-toi, je ne te connais plus... Le temps presse, il attend, le soir tombe... N'aie pas peur, ne crains rien... Ai-je les yeux d'un homme qui va faire des folies?... On ne meurt pas ainsi sur l'amour qui s'effondre... C'est pendant que l'on aime que la raison chancelle... La mienne est raffermie... J'ai vu l'amour

à fond, l'amour et la pudeur... Je n'ai plus rien à dire... Non, non, ouvre les doigts... Ils ne retiendront pas un amour qui s'éloigne... C'est fini, bien fini... Il n'en reste pas trace... Tout le passé s'abîme et l'avenir aussi... Ah ! oui, ces petits doigts, ces yeux purs et ces lèvres... J'y ai cru dans le temps... Il ne me reste rien... (*Repoussant chacune des mains de Vanna.*) Rien, plus rien, moins que rien... Adieu, Vanna, va-t-en, adieu... Tu vas là-bas ?...

VANNA.

Oui...

GUIDO.

Tu ne reviendras pas?...

VANNA.

Si...

GUIDO.

Nous verrons... Ah ! c'est bien... Nous verrons... Qui m'eût dit que mon père la connût mieux que moi ?... (*Il chancelle et se retient à une des colonnes de marbre. Vanna sort seule et lentement, sans le regarder.*)

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIÈME

La tente de Prinzivalle. Désordre somptueux. Tentures de soie et d'or. Armes, amas de fourrures précieuses, grands coffres entr'ouverts, débordants de bijoux et d'étoffes resplendissantes. Au fond, l'entrée de la tente fermée par une portière en tapisserie.

SCÈNE PREMIÈRE

PRINZIVALLE *debout près d'une table, range des parchemins, des plans et des armes. Entre* VEDIO.

VEDIO.

Voici une lettre du commissaire de la République.

PRINZIVALLE.

De Trivulzio?

VEDIO.

Oui. Messer Maladura, le second commissaire, n'est pas encore revenu.

PRINZIVALLE.

Il faut croire que l'armée vénitienne qui menace Flo-

rence par le Casentin ne se laisse pas vaincre aussi facilement qu'ils l'avaient espéré... Donne la lettre. (*Il prend la lettre et lit.*) Il me transmet, pour la dernière fois, sous peine d'arrestation immédiate, l'ordre formel de tenter l'assaut dès l'aurore... Bien, la nuit m'appartient... Arrestation immédiate !... Ils ne doutent de rien !... Ils s'imaginent donc qu'on épouvante encore, à l'aide de vieux mots, l'homme qui attend l'heure unique de sa vie... Menace, arrestation, délation, jugement, quoi encore?... je sais ce que cela veut dire... Voilà longtemps qu'ils m'auraient arrêté, s'ils pouvaient, s'ils osaient...

VEDIO.

Messer Trivulzio, en me remettant l'ordre, m'a dit qu'il me suivait pour venir vous parler.

PRINZIVALLE.

Il s'y résout enfin?... Ce sera décisif, et le petit scribe chafouin, qui représente ici toute la puissance occulte de Florence, et n'ose pas me regarder en face, le petit homme blême qui me hait plus profondément que la mort, passera une nuit qu'il n'avait pas prévue... Il faut que les ordres soient graves pour qu'il vienne affronter le monstre dans sa cage... Quels gardes sont à ma porte?

VEDIO.

Ce sont deux vieux soldats de votre bande de Galice. Il m'a semblé reconnaître Hernando; et l'autre est, je crois, Diego...

PRINZIVALLE.

C'est bien; ils m'obéiraient même si je leur ordonnais d'enchaîner Dieu le Père... Le jour baisse. Fais allumer les lampes. Quelle heure est-il?

VEDIO.

Neuf heures passées.

PRINZIVALLE.

Marco Colonna n'est pas revenu?...

VEDIO.

J'ai donné ordre aux sentinelles de vous l'amener dès qu'il franchirait le fossé.

PRINZIVALLE.

Il devait être ici avant neuf heures si l'on repoussait offre... C'est l'heure qui décide... et ma vie tient en elle, comme ces grands navires aux voiles éployées que les prisonniers introduisent, en même temps que leurs songes, dans une bulle de verre... C'est étrange que l'homme puisse mettre son destin, sa raison et son cœur, son bonheur, son malheur, dans une chose aussi frêle que l'amour d'une femme... J'en sourirais moi-même, si ce n'était plus fort que mon sourire... Marco ne revient pas.... C'est qu'elle doit venir... Va voir si le fanal qui m'annonce qu'on dit oui; va voir si la lumière qui précède dans le ciel les pas tremblants de celle qui se donne pour tous, et qui vient me sauver en même temps que son peuple... Ah! non, j'y

vais moi-même... Il ne faut point que d'autres yeux, même des yeux amis, sachent avant les miens, retardent d'une minute, le bonheur que j'attends depuis les premiers jours de ma première enfance... (*Il va à l'entrée de la tente, soulève la portière, et regarde dans la nuit.*) La lumière, Vedio!... Regarde, elle resplendit, elle éblouit la nuit!... C'est bien le campanile qui devait la porter... Il se penche sur l'ombre... C'est la seule lumière qui brille sur la ville... Ah! Pise n'a jamais élevé vers l'azur une fleur plus splendide, plus longtemps attendue ni plus inespérée!... Ah! mes braves Pisans! vous fêterez ce soir une heure inoubliable, et j'aurai plus de joie que si j'avais sauvé ma cité maternelle!...

VEDIO *lui saisissant le bras.*

Rentrons sous la tente. Messer Trivulzio s'avance de ce côté...

PRINZIVALLE *rentrant.*

C'est juste! il faut encore... L'entretien sera bref... (*Allant à la table et remuant les papiers qui s'y trouvent.*) As-tu ses trois lettres?...

VEDIO.

Il n'y en a que deux...

PRINZIVALLE.

Les deux que j'ai saisies et l'ordre de ce soir...

VEDIO.

Voici les deux premières, et voilà la dernière que vous avez froissée...

PRINZIVALLE.

Je l'entends...

(Un garde soulève la portière. Entre Trivulzio.)

SCÈNE II

LES MÊMES, TRIVULZIO.

TRIVULZIO.

Avez-vous remarqué la lumière insolite qui lance des signaux du haut du campanile?...

PRINZIVALLE.

Vous croyez que ce sont des signaux?...

TRIVULZIO.

Je n'en doute pas... J'ai à vous parler, Prinzivalle...

PRINZIVALLE.

Je vous écoute. Laisse-nous Vedio; mais ne t'éloigne pas. J'aurai besoin de toi...

(Sort Vedio.)

TRIVULZIO.

Vous savez, Prinzivalle, l'estime où je vous tiens. Je vous en ai donné plus d'une preuve que vous devez connaître; il en est beaucoup d'autres que vous ignorez, car la politique de Florence, qu'on appelle perfide

et qui n'est que prudente, exige que bien des choses demeurent longtemps cachées, à ceux même qu'elle met dans ses plus intimes secrets. Nous obéissons tous à ses ordres profonds, et il faut que chacun supporte avec courage le poids de ses mystères qui sont la force intelligente de la patrie. Qu'il vous suffise de savoir que je ne fus jamais étranger aux décisions qui, coup sur coup, malgré votre jeunesse et votre origine inconnue, vous choisirent pour vous mettre à la tête des plus belles armées de la République. On n'eut du reste pas à regretter ce choix. Mais, depuis quelque temps, un parti s'est formé contre vous. Je ne sais si, en vous révélant ce qui se trame, l'amitié très réelle que je vous ai vouée n'empiète pas un peu sur mon devoir étroit. Mais le devoir étroit est souvent plus funeste que la générosité la plus téméraire. Je vous confierai donc qu'on accuse âprement vos lenteurs et vos hésitations. Quelques-uns doutent même de votre loyauté. Des délations précises sont venues confirmer leurs soupçons. Elles ont produit une impression fâcheuse sur une partie de l'assemblée qui vous était déjà défavorable. On alla jusqu'à délibérer de votre arrestation et de votre mise en jugement. Heureusement, on me prévint à temps. Je partis pour Florence, et je n'eus pas de peine à opposer des preuves aux preuves qu'on offrait. J'ai répondu de vous. Maintenant, c'est à vous de justifier ma confiance, qui n'eut jamais le moindre doute; car nous sommes perdus, si vous n'agissez pas. Mon collègue, Messer Maladura, est tenu en échec à Bibbiena par les troupes du provéditeur vénitien. Une autre armée est en marche sur Florence par le Nord. Il y va du salut de la ville. Tout peut se réparer si vous livrez demain cet assaut qu'on espère.

Il nous rendra notre meilleure armée et le seul capitaine que la victoire ait toujours couronné; et il nous permettra de rentrer dans Florence, la tête haute, au milieu de la pompe d'un triomphe qui fera de vos ennemis d'hier les plus fervents de vos admirateurs et de vos partisans...

PRINZIVALLE.

Vous avez dit tout ce que vous aviez à me dire?...

TRIVULZIO.

A peu près; bien que j'aie passé sous silence l'affection très sincère qui, depuis que je vous connais, n'a fait que s'affermir en moi... Elle a su s'affermir malgré la situation difficile où nous mettent souvent des lois presque contradictoires, qui veulent que le pouvoir du général en chef soit parfois balancé, aux moments dangereux, par la mystérieuse puissance de Florence, dont je suis, en ce jour, l'humble représentant, parmi l'éclat des armes...

PRINZIVALLE.

L'ordre que voici, et que je viens de recevoir, est bien de votre main?...

TRIVULZIO.

Oui.

PRINZIVALLE.

C'est bien votre écriture?

TRIVULZIO.

Incontestablement; pourquoi en doutez-vous?

PRINZIVALLE.

Et ces deux lettres-ci, les reconnaissez-vous?

TRIVULZIO.

Peut-être... Je ne sais... Que contiennent-elles donc?. Il me faudrait savoir...

PRINZIVALLE.

C'est inutile, je sais.

TRIVULZIO.

Ce sont donc les deux lettres que vous avez interceptées comme je le désirais?... Je vois que l'épreuve était bonne.

PRINZIVALLE.

Vous n'avez pas affaire à un enfant. N'usons pas entre nous d'aussi misérables défaites, et ne prolongeons pas un entretien que j'ai hâte de finir, pour recevoir enfin une récompense qu'aucun triomphe dans Florence n'égalera jamais!... Vous dénoncez là tous mes actes, bassement, faussement, sans motif avouable, uniquement pour le plaisir de nuire, et pour fournir d'avance l'excuse indispensable à l'avarice ingrate de Florence, qui craint une fois de plus que sa reconnaissance envers un mercenaire victorieux ne lui coûte

trop cher... Tout y est travesti avec une habileté si perfide que j'en viens par instants à douter de ma propre innocence!... Tout y est déformé, avili, empesté par votre envie débile et clignotante, par votre haine affreuse, depuis la première semaine de ce siège jusqu'à l'heure bienheureuse où j'ai ouvert les yeux, et où je veux enfin justifier vos soupçons. J'ai fait copier soigneusement ces lettres; je les ai envoyées à Florence J'ai surpris les réponses. On vous croit sur parole. On vous croit d'autant mieux qu'on vous avait fourni le thème de vos accusations. On me juge sans m'entendre et me condamne à mort... Je sais qu'après cela, quand je serais couvert de l'innocence des archanges, je n'échapperais pas aux preuves qui m'accablent... C'est pourquoi je bondis, je brise vos petites chaînes et je prends les devants... Je n'ai pas trahi jusqu'ici; mais depuis les deux lettres je prépare votre ruine... Ce soir, je vais vous vendre, vous et vos tristes maîtres, aussi cruellement, aussi mortellement que je le pourrai faire... Je croirai ne jamais avoir accompli dans ma vie un acte plus salutaire qu'en abaissant ainsi, autant qu'il est en moi, la seule ville qui mette la perfidie au nombre des vertus civiques et veuille que la ruse, l'hypocrisie, l'ingratitude, la vilenie et le mensonge gouvernent l'univers!... Dès ce soir, grâce à moi, votre ennemie séculaire, celle qui vous empêche et vous empêchera, tant qu'elle sera debout, de sortir de vos murs pour corrompre le monde, dès ce soir, grâce à moi, Pise sera sauvée et se redressera pour vous braver encore... Oh! ne vous levez pas, ne faites pas de gestes inutiles... Mes mesures sont prises, tout est inévitable; vous êtes en mon pouvoir, et, de même que je vous tiens, il me semble tenir le destin de Florence...

TRIVULZIO *tirant sa dague et en portant un coup rapide à Prinzivalle.*

Pas encore... Tant que mes mains sont libres...

PRINZIVALLE *en parant le coup, d'instinct, avec le bras, il a relevé la lame. Elle l'atteint au visage. Il saisit le poignet de Trivulzio.*

Ah! ceci!... Je ne m'attendais pas à ce sursaut de la terreur... Vous voilà dans mes mains, vous sentez que l'une d'elles vaut toute votre personne... Et voici votre dague... Je n'ai qu'à l'abaisser... On dirait que d'elle-même elle cherche votre gorge... Vous ne sourcillez pas... Vous n'avez donc pas peur?...

TRIVULZIO *froidement.*

Non, enfoncez la dague, vous en avez le droit. J'avais donné ma vie...

PRINZIVALLE *relâchant son étreinte.*

Ah! vraiment?... Mais alors, c'est curieux, ce que vous avez fait... Et c'est même très rare... Il n'en est pas beaucoup parmi nos hommes d'armes qui eussent été capables de se jeter ainsi à la tête de la mort, et je n'aurais pas cru que dans ce petit corps...

TRIVULZIO.

Vous autres qui portez sans cesse l'épée nue, vous croyez volontiers qu'il n'est d'autre courage que celui qui éclate au bout d'une longue lame...

PRINZIVALLE.

Vous avez peut-être raison... C'est bien... vous n'êtes pas libre, mais il ne vous sera fait aucun mal... Nous servons des dieux différents... (*Essuyant le sang qui lui coule sur la face*). Ah! je saigne... Le coup n'était pas malhabile... Un peu précipité, mais assez vigoureux... C'est égal, il s'en est fallu de bien peu... Et vous, que feriez-vous si vous teniez ainsi celui qui eût failli vous envoyer d'un bond dans un monde où personne n'a le désir d'aller?...

TRIVULZIO.

Je ne l'épargnerais point.

PRINZIVALLE.

Je ne vous comprends pas... vous êtes bien étrange... Avouez que vos lettres étaient d'ignobles choses... J'avais versé mon sang dans trois grandes batailles; je faisais de mon mieux, tout vous appartenait, je servais bravement ceux qui m'avaient choisi, sans qu'une seule pensée déloyable pénétrât dans mon cœur... Vous devez le savoir, puisque vous m'épiiez... Et pourtant, dans vos lettres, par haine, par envie ou par économie, vous travestissez tous les actes qui ne tendaient qu'à vous sauver, vous trompez sciemment, vous accumulez les mensonges...

TRIVULZIO.

Les faits étaient menteurs; cela n'importe guère. Ce qu'il fallait saisir, c'est l'heure dangereuse où le soldat enflé de deux ou trois victoires — le nombre varie peu

— ne va plus obéir aux maîtres qui l'emploient et qui ont une mission plus haute que la sienne. Cette heure avait sonné, celle-ci me le prouve. Le peuple de Florence vous aimait déjà trop. C'est à nous d'écarter les idoles qu'il se forme. Il nous en veut un peu sur le moment, mais il nous a créés pour contrarier ainsi ses caprices hasardeux. Il connaît sa mission mieux qu'on ne le suppose, et quand nous détruisons ce qu'il adorait trop, il sent que, malgré lui, c'est sa volonté même que nous accomplissons. C'est pourquoi j'ai jugé que l'heure était venue de signaler l'idole. J'avertissais Florence. Elle savait d'avance ce que mes mensonges voudraient dire...

PRINZIVALLE.

L'heure n'était pas venue, ne serait pas venue si vos lettres affreuses..

TRIVULZIO.

Elle aurait pu venir et cela suffisait...

PRINZIVALLE.

Quoi! un homme innocent, sur un simple soupçon, sacrifié sans regrets au danger qui, peut-être, aurait pu menacer...

TRIVULZIO.

Un homme ne compte pas en face de Florence.

PRINZIVALLE.

Mais vous y croyez donc, au destin de Florence, à son œuvre, à sa vie?... Elle est donc quelque chose que je ne comprends pas?...

TRIVULZIO.

Oui, je ne crois qu'en elle; le reste ne m'est rien...

PRINZIVALLE.

Après tout, c'est possible... Et vous avez raison, puisque vous y croyez... Je n'ai point de patrie... Je ne peux pas savoir... Il me semble parfois qu'il m'en eût fallu une... Mais j'ai tout autre chose que vous n'aurez jamais, et qu'aucun homme n'a eu au point où je l'ai, moi!... Je l'aurai tout à l'heure, à l'instant, ici même. Cela suffit à tout... Allez, séparons-nous; nous n'avons pas le temps de peser ces énigmes... Nous sommes loin l'un de l'autre et nous nous touchons presque... Chaque homme a son destin... Les uns ont une idée, les autres un désir... Et vous auriez autant de mal à changer votre idée que j'en aurais moi-même à changer mon désir... On les suit jusqu'au bout, quand on a plus d'ardeur que le commun des hommes... Et ce qu'on fait est juste, puisqu'on est si peu libre... Adieu, Trivulzio; nous prenons des routes qui s'écartent... Donnez-moi votre main.

TRIVULZIO.

Pas encore... Je vous tendrai la mienne lorsque le châtiment...

PRINZIVALLE.

Soit. Vous perdez aujourd'hui, vous gagnerez demain... (*Appelant.*) Vedio!...

(*Entre Vedio.*)

VEDIO.

Maître!... Quoi? Vous êtes blessé?... Le sang coule...

PRINZIVALLE.

Peu importe... Appelle les deux gardes. Qu'ils emmènent cet homme sans le brutaliser, sans lui faire aucun mal... C'est un ennemi que j'aime... Qu'ils le mettent en lieu sûr, sans que personne le voie... Ils répondent de lui. Ils le délivreront quand je l'ordonnerai...

(*Vedio sort, emmenant Trivulzio. Prinzivalle, devant un miroir, examine sa blessure.*)

PRINZIVALLE.

Il est vrai que je saigne comme si la blessure avait atteint l'artère... La plaie n'est pas profonde, mais il m'a lacéré la moitié du visage... Qui eût cru que cet homme si chétif et si pâle... (*Rentre Vedio.*) C'est fait?..

VEDIO.

Oui. Maître, vous vous perdez...

PRINZIVALLE.

Je me perds!... Ah! je voudrais me perdre ainsi jusqu'à la mort!... Je me perds, Vedio!... Mais jamais homme au monde n'aura conquis ainsi, dans une juste vengeance, le seul bonheur qu'il rêve depuis qu'il sait rêver!... Je l'aurais attendu et je l'aurais guetté, je l'aurais poursuivi à travers tous les crimes, car il me le fallait et il m'appartenait; et maintenant que mon étoile heureuse vient me l'offrir sur ses rayons d'argent, au nom de la justice, au nom de la pitié, vous vous dites : il se perd!... Pauvres hommes sans

flamme!... Pauvres hommes sans amour!... Mais tu ne sens donc pas que mon destin se pèse à cette heure dans le ciel, et qu'on y accumule la part de cent bonheurs, la part de mille amants!... Ah! je le sais bien, moi! je touche à la minute où ceux qui sont marqués pour un noble triomphe ou pour un grand désastre se trouvent tout à coup au sommet de leur vie, où tout les y soulève, où tout les y balance, où tout se donne à eux!... Et qu'importe le reste et tout ce qui suivra... Nous savons bien que l'homme n'est pas fait pour ces choses, et que ceux qui les portent succombent sous leur poids...

VEDIO *s'approchant avec des linges blancs.*

Le sang coule toujours... Laissez-moi vous bander le visage...

PRINZIVALLE.

Faites, puisqu'il le faut... Mais tâchez que vos linges ne couvrent pas les yeux, n'entravent pas les lèvres... (*Se regardant dans le miroir.*) Ah! j'ai l'air d'un malade qui fuit le chirurgien, lorsque je suis l'amant qui bondira bientôt au-devant d'un amour... Pas ainsi, pas ainsi... Et toi, mon Vedio, mon pauvre Vedio, que deviendras-tu donc?...

VEDIO.

Maître, je vous suivrai...

PRINZIVALLE.

Non; abandonne-moi... Je ne sais où j'irai, ce que je deviendrai... Tu t'échapperas seul, nul ne te poursui-

vra, tandis qu'avec ton maître... J'ai de l'or dans ces coffres; prends-le, il t'appartient; je n'en ai plus besoin... Les chariots sont attelés, les troupeaux assemblés?...

VEDIO.

Ils sont devant la tente.

PRINZIVALLE.

Bien; quand je ferai signe, tu feras ce qu'il faut... (*On entend au loin le bruit d'un coup de feu.*) Qu'est-ce?...

VEDIO.

On tire aux avant-postes...

PRINZIVALLE.

Qui donc a donné l'ordre?... Ce doit être une méprise... Mais si c'était sur elle?... Avais-tu prévenu?...

VEDIO.

Oui... Ce n'est pas possible... J'ai posté plusieurs gardes qui vous l'amèneront dès qu'elle paraîtra..

PRINZIVALLE.

Va voir...

(*Sort Vedio.*)

SCÈNE III

PRINZIVALLE, VANNA.

Prinzivalle reste seul un instant. Vedio revient, soulève la tapisserie de l'entrée et dit à voix basse « Maître ». Puis il se retire, et Monna Vanna, enveloppée d'un long manteau, paraît et s'arrête sur le seuil. Prinzivalle tressaille, et fait un pas à sa rencontre).

VANNA *d'une voix étouffée.*

Je viens comme vous l'avez voulu...

PRINZIVALLE.

Je vois du sang sur votre main. Vous êtes blessée?...

VANNA.

Une balle m'a effleuré l'épaule...

PRINZIVALLE.

Quand et où?... C'est affreux...

VANNA.

Lorsque j'approchais du camp.

PRINZIVALLE.

Mais qui donc a tiré?...

VANNA.

Je ne sais, l'homme a fui.

PRINZIVALLE.

Montrez-moi la blessure.

VANNA *entr'ouvrant le haut de son manteau.*

C'est ici...

PRINZIVALLE.

Au-dessus du sein gauche... Elle n'a pas pénétré... La peau seule est atteinte... Souffrez-vous ?...

VANNA.

Non.

PRINZIVALLE.

Voulez-vous que je fasse panser la blessure ?

VANNA.

Non.

(*Un silence.*)

PRINZIVALLE.

Vous êtes décidée ?...

VANNA.

Oui.

PRINZIVALLE.

Faut-il vous rappeler les termes du...

VANNA.

C'est inutile, je sais.

PRINZIVALLE.

Vous ne regrettez pas ?...

VANNA.

Fallait-il venir sans regrets ?...

PRINZIVALLE

Votre mari consent ?...

VANNA.

Oui.

PRINZIVALLE.

J'entends vous laisser libre... Il en est temps encore voulez-vous renoncer...

VANNA.

Non.

PRINZIVALLE.

Pourquoi le faites-vous ?...

VANNA.

Parce qu'on meurt de faim, et qu'on mourrait demai d'une façon plus prompte...

PRINZIVALLE.

Et sans autre raison ?...

VANNA.

Quelle autre pourrait donc ?...

PRINZIVALLE.

Je comprends qu'une femme vertueuse...

VANNA.

Oui.

PRINZIVALLE.

Et qui aime son mari...

VANNA.

Oui.

PRINZIVALLE.

Profondément ?...

VANNA.

Oui.

PRINZIVALLE.

Vous êtes nue sous ce manteau ?...

VANNA.

Oui. *Vanna fait un mouvement pour dépouiller le manteau. Prinzivalle l'arrête d'un geste.*

PRINZIVALLE.

Vous avez vu, rangés devant la tente, des chariots et des troupeaux ?

VANNA.

Oui.

PRINZIVALLE.

Il y a là deux cents chariots remplis du meilleur froment de Toscane. Deux cents autres qui portent des fourrages, des fruits et du vin des environs de Sienne ; trente autres pleins de poudre qui viennent d'Allemagne; et quinze, plus petits, qui sont chargés de plomb. Il y a autour d'eux six cents bœufs d'Apulie, et douze cents moutons. Ils attendent votre ordre pour pénétrer dans Pise. Voulez-vous les voir s'éloigner ?...

VANNA.

Oui.

PRINZIVALLE.

Venez à l'entrée de la tente. (*Il soulève la tapisserie ; donne un ordre et fait un signe de la main. On entend s'élever une vaste et sourde rumeur. Des torches s'allument et s'agitent, des fouets claquent. Les chariots s'ébranlent, les troupeaux mugissent, bêlent et piétinent. Vanna et Prinzivalle, debout au seuil de la tente, regardent un instant l'énorme convoi s'éloigner à la clarté des torches dans la nuit étoilée.*) Dès ce soir, grâce à vous, Pise n'aura plus faim. Elle devient invincible, et chantera demain dans l'ivresse de la joie et la gloire d'un triomphe que nul n'espérait plus... Cela vous suffit-il ?...

VANNA.

Oui.

PRINZIVALLE.

Refermons la tente, et donnez-moi votre main. Le soir est tiède encore, mais la nuit sera froide. Vous êtes venue sans armes, sans un poison caché ?...

VANNA.

Je n'ai que mes sandales et ce manteau. Dépouillez-moi de tout si vous craignez un piège.

PRINZIVALLE.

Ce n'est pas pour moi que je crains, mais pour vous...

VANNA.

Je ne mets pas ces choses au-dessus leur vie.

PRINZIVALLE.

C'est bien et vous avez raison... — Venez, reposez-vous... — C'est le lit d'un guerrier, il est âpre et farouche, étroit comme une tombe et peu digne de vous.— Reposez-vous ici, sur ces peaux d'aurochs et de béliers qui ne savent pas encore combien le corps d'une femme est doux et précieux... Mettez sous votre tête cette toison plus moelleuse... C'est une peau de lynx qu'un roi d'Afrique me donna le soir d'une victoire... (*Vanna s'asseoit étroitement enveloppée de son manteau.*) — La clarté de la lampe vous tombe sur les yeux... Voulez-vous que je la déplace ?

VANNA.

Peu importe ..

PRINZIVALLE *s'agenouillant au pied de la couche et saisissant la main de Vanna.*

Giovanna !... (*Vanna se redresse étonnée et le regarde.*) — Oh ! Vanna ! ma Vanna !... — Car, moi aussi, j'avais coutume de vous appeler ainsi... Maintenant je défaille en prononçant ce nom... Il resta si longtemps enfermé dans mon cœur, qu'il n'en peut plus sortir sans briser sa prison... Il est mon cœur lui-même et je n'en ai plus d'autre... Chacune de ses syllabes contient toute ma vie ; et quand je les prononce, c'est ma vie qui s'écoule... Il m'était familier, je croyais le connaître ; je n'en avais plus peur à force de le nommer ; et voilà des années qu'à chaque heure de chaque jour, je me le répétais comme un grand mot d'amour qu'il faudrait avoir le courage de prononcer enfin, ne fût-ce qu'une fois, en présence de celle qu'il évoquait en vain... Je croyais que mes lèvres en avaient pris la forme, qu'au moment espéré elles sauraient le redire avec une telle douceur, avec un tel respect, avec un abandon si profond et si humble, que celle qui l'entendrait comprendrait la détresse et l'amour qu'il contient... Mais voilà qu'aujourd'hui il n'évoque plus une ombre... Ce n'est plus le même nom. Je ne le connais plus quand il sort de ma bouche, tout coupé de sanglots et tout meurtri de craintes... J'y ai mis trop de choses ; et toute l'émotion, toute l'adoration que j'y ai renfermées viennent briser ma force et font mourir ma voix...

VANNA.

Qui êtes-vous ?

PRINZIVALLE.

Vous ne me connaissez pas... Vous ne revoyez rien ?...

— Ah ! comme le temps qui passe efface des merveilles !... Mais ces merveilles-là, je les avais vues seul... Au fait, c'est mieux peut-être qu'elles soient oubliées... Je n'aurai plus d'espoir, j'aurai moins de regrets... Non, je ne vous suis rien... Je ne suis qu'un pauvre homme qui regarde un instant le but même de sa vie... Je suis un malheureux qui ne demande rien, qui ne sait même plus ce qu'il faut demander, mais qui voudrait vous dire, si la chose est possible, pour que vous le sachiez avant de le quitter, ce que vous avez été, et ce que vous serez jusqu'au bout dans sa vie...

VANNA.

Vous me connaissez donc?... Qui êtes-vous?...

PRINZIVALLE.

Vous n'avez jamais vu celui qui vous regarde, comme on regarderait, dans un monde de fées, la source de sa joie et de son existence... comme je n'espérais pas vous regarder un jour ?...

VANNA.

Non... Du moins je ne crois pas...

PRINZIVALLE.

Oui, vous ne saviez pas... et j'étais sûr, hélas! que vous ne saviez plus... — Or vous aviez huit ans, et moi j'en avais douze, quand je vous rencontrai pour la première fois...

VANNA

Où cela ?...

PRINZIVALLE.

A Venise, un dimanche de juin. — Mon père, le vieil orfèvre, apportait un collier de perles à votre mère. — Elle admirait les perles... J'errais dans le jardin... Alors, je vous trouvai sous un bosquet de myrtes, près d'un bassin de marbre... Une mince bague d'or était tombée dans l'eau... Vous pleuriez près du bord... J'entrai dans le bassin. — Je faillis me noyer; mais je saisis la bague et vous la mis au doigt... — Vous m'avez embrassé et vous étiez heureuse...

VANNA.

C'était un enfant blond nommé Gianello... — Tu es Gianello?...

PRINZIVALLE.

Oui...

VANNA.

Qui vous eût reconnu?... — Et puis votre visage est caché par ces linges... Je ne vois que vos yeux...

PRINZIVALLE *écartant un peu les bandages.*

Me reconnaissez-vous, lorsque je les écarte?...

VANNA.

Oui... Peut-être... Il me semble... Car vous avez encore un sourire d'enfant... Mais vous êtes blessé et vous saignez aussi...

PRINZIVALLE.

Oh! pour moi ce n'est rien... Mais pour vous, c'est injuste...

VANNA.

Mais le sang perce tout.. Laissez-moi rattacher ce bandage... Il était mal noué... (*Elle rajuste les linges.*) J'ai soigné bien souvent des blessés dans cette guerre... Oui, oui, je me rappelle... Je revois le jardin avec ses grenadiers, ses lauriers et ses roses... Nous y avons joué plus d'une après-midi, quand le sable était chaud et couvert de soleil...

PRINZIVALLE.

Douze fois, j'ai compté... Je dirais tous nos jeux et toutes vos paroles...

VANNA.

Puis un jour j'attendis, car je vous aimais bien, vous étiez grave et doux comme une petite fille, et vous me regardiez comme une jeune reine... Vous n'êtes pas revenu...

PRINZIVALLE.

Mon père m'emmena... Il allait en Afrique... Nous nous sommes égarés là-bas dans les déserts... Puis je fus prisonnier des Arabes, des Turcs, des Espagnols, que sais-je?... Quand je revis Venise, votre mère était morte, le jardin dévasté... J'avais perdu vos traces, puis je les retrouvai, grâce à votre beauté qui laissait partout un sillage qui ne s'effaçait plus...

VANNA.

Vous m'avez reconnue tout de suite, lorsque je suis entrée?...

PRINZIVALLE.

Si vous étiez venues dix mille sous ma tente, toutes vêtues de même, toutes également belles, comme dix mille sœurs que leur mère confondrait, je me serais levé, j'aurais pris votre main, j'aurais dit : « La voici... » C'est étrange, n'est-ce pas, qu'une image bien-aimée, puisse vivre ainsi dans un cœur... Car la vôtre vivait à ce point dans le mien, qu'elle changeait chaque jour comme dans la vie réelle. Et celle d'aujourd'hui remplaçait celle d'hier... Elle s'épanouissait, elle devenait plus belle ; et les années l'ornaient de tout ce qu'elles ajoutent à l'enfant qui se forme... Mais quand je vous revis, il me sembla d'abord que mes yeux me trompaient... Mes souvenirs étaient si beaux et si fidèles!... Mais ils avaient été trop lents et trop timides... Ils n'avaient pas osé vous donner tout l'éclat qui venait brusquement m'éblouir... J'étais comme celui qui se rappelle une fleur qu'il n'a vue qu'une fois, en passant, dans un parc, par un jour indécis, et qui en voit cent mille, tout à coup, dans un champ inondé de soleil... Je revoyais ce front, ces cheveux et ces yeux, et je retrouvais l'âme du visage adoré ; mais comme sa beauté venait faire honte à celle que j'accumulais en silence depuis des jours, des mois qui ne finissaient pas, et des suites d'années qui pour toute lumière avaient un souvenir qui prenait une route trop longue et que la réalité dépassait!...

VANNA.

Oui, vous m'avez aimée comme on aime à cet âge ; mais le temps et l'absence embellissent l'amour...

PRINZIVALLE.

Les hommes disent souvent qu'ils n'ont ou qu'ils n'ont eu qu'un amour dans leur vie; et c'est rarement vrai... Ils parent leur désir ou leur indifférence, du merveilleux malheur de ceux qui sont créés pour un amour unique; et quand l'un de ceux-ci, usant des mêmes mots qui n'étaient qu'un mensonge harmonieux sur les lèvres des autres, vient dire la vérité profonde et douloureuse qui ravage sa vie, les mots trop employés par les amants heureux, ont perdu toute leur force, toute leur gravité; et celle qui les écoute rabaisse, sans y songer, les pauvres mots sacrés et bien souvent si tristes, à leur valeur profane et au sens souriant qu'ils ont parmi les hommes...

VANNA.

Je ne le ferai pas. Je comprends cet amour que nous attendons tous au début de la vie; et auquel on renonce parce que les années, — quoique j'aie peu d'années, — éteignent bien des choses... — Mais quand, après avoir repassé par Venise, on vous mit sur mes traces, qu'était-il arrivé? .. Vous n'avez pas cherché à vous retrouver en présence de celle que vous aimiez ainsi?...

PRINZIVALLE.

A Venise j'appris que votre mère était morte ruinée, et que vous épousiez un grand seigneur toscan, l'homme le plus puissant, le plus riche de Pise, qui allait faire de vous une sorte de reine adorée et heureuse... Je n'avais à vous offrir que la misère errante d'un aventurier sans patrie et sans gîte... Il me

sembla que le destin lui-même exigeait de l'amour le sacrifice que je lui fis... J'ai tourné bien des fois autour de cette ville, me retenant aux murs, m'accrochant aux chaînes des portes, pour ne pas succomber au désir de vous voir, et pour ne pas troubler le bonheur et l'amour que vous aviez trouvés... Je louai mon épée, je fis deux ou trois guerres; mon nom devint célèbre parmi les mercenaires... J'attendis d'autres jours, sans plus rien espérer, jusqu'à ce que Florence m'envoyât devant Pise...

VANNA.

Que les hommes sont faibles et lâches quand ils aiment!... Ne vous y trompez point; je ne vous aime pas, et je ne saurais dire si je vous eusse aimé... Mais cela fait bondir et crier dans mon cœur l'âme même de l'amour, lorsque je vois qu'un homme qui prétendait m'aimer comme il eût pu se faire que j'eusse aimé moi-même, n'eut pas plus de courage en face de l'amour!...

PRINZIVALLE.

J'avais eu du courage;.. Il m'en avait fallu plus que vous ne croyez pour pouvoir revenir... Mais il était trop tard.

VANNA.

Il n'était pas trop tard quand vous quittiez Venise. Il n'est jamais trop tard lorsqu'on trouve l'amour qui remplit une vie... Il ne renonce point. Quand il n'attend plus rien, il espère toujours... Quand il n'espère plus, il s'évertue encore... Si j'avais aimé comme vous j'aurais fait.. Ah! l'on ne peut pas dire ce qu'on aurait pu

faire... Mais je sais bien que le hasard ne m'eût pas arraché sans lutte mon espoir!... Je l'aurais poursuivi jour et nuit... J'aurais dis au destin : « Va-t'en, c'est moi qui passe... » J'aurais forcé les pierres à prendre mon parti; et il eût bien fallu que celui que j'aimais l'apprît et prononçât lui-même la sentence, et la prononçât plus d'une fois!...

PRINZIVALLE, *cherchant la main de Vanna.*

Tu ne l'aimes pas, Vanna?...

VANNA.

Qui?

PRINZIVALLE.

Guido?...

VANNA, *retirant sa main.*

Ne cherchez pas ma main. Je ne la donne pas. Je vois que mes paroles doivent être plus claires. Quand Guido m'épousa, j'étais seule, presque pauvre. Une femme seule et pauvre, surtout quand elle est belle et ne peut se plier aux mensonges habiles, devient bientôt la proie de mille calomnies... Guido n'y prit pas garde; il eut confiance en moi, et cette foi me plut. Il m'a rendue heureuse, autant que l'on peut l'être quand on a renoncé aux rêves un peu fous qui ne semblent pas faits pour notre vie humaine... Et vous verrez aussi — car je l'espère presque — que l'on peut être heureux sans passer tous ses jours dans l'attente d'un bonheur que personne n'a connu... J'aime maintenant Guido d'un amour moins étrange que celui que vous croyez avoir,

mais sans doute plus égal, plus fidèle et plus sûr... Cet amour est celui que le sort m'a donné; je n'étais pas aveugle lorsque je l'acceptai; je n'en aurai pas d'autre; et si quelqu'un le brise, ce ne sera pas moi... Vous vous êtes mépris. Si j'ai des paroles qui expliquent votre erreur, ce n'était pas pour vous, ce n'était pas pour nous que je parlais ainsi; c'est au nom d'un amour que le cœur entrevoit à la première aurore, qui existe peut-être, mais qui n'est pas le mien et qui n'est pas le vôtre, car vous n'avez pas fait ce qu'un tel amour aurait fait...

PRINZIVALLE.

Vous le jugez bien durement, Vanna, et sans savoir assez tout ce qu'il a subi, tout ce qu'il a dû faire, pour amener enfin cette minute heureuse qui désespérerait tous les autres amours... Mais quand il n'eût rien fait, quand il n'eût rien tenté, je sais bien qu'il existe, moi qui suis sa victime, moi qui le porte ici, moi dont il prend la vie et en qui il éteint tout ce qui fait la joie et la gloire des hommes... Depuis qu'il m'a saisi, je n'ai pas fait un pas, je n'ai pas fait un geste qui eût un autre but que de m'en rapprocher, ne fût-ce qu'un instant, pour interroger mon destin sans vous nuire... Ah! croyez-moi, Vanna, et vous devez me croire, car on croit volontiers ceux qui n'espèrent et ne demandent rien... Vous voilà maintenant sous ma tente et tout à ma merci... Je n'ai qu'un mot à dire, à étendre les bras et je possède tout ce que peut posséder un amour ordinaire... Mais aussi bien que moi vous paraissez savoir que l'amour dont je parle a besoin d'autre chose; c'est pourquoi je demande que vous n'en doutiez plus... Cette main que je prenais parce que je pensais que vous

alliez me croire, je n'y toucherai plus ni des doigts ni des lèvres, mais que du moins, Vanna, quand nous nous quitterons pour ne plus nous revoir, vous soyez convaincue que c'était cet amour qui vous a tant aimée et ne s'est arrêté que devant l'impossible!...

VANNA.

C'est parce que quelque chose lui parut impossible que j'espère encore en douter... Ne croyez pas que je me fusse réjouie à le voir surmonter des obstacles affreux, ni que je sois avide d'épreuves surhumaines... On raconte que, dans Pise, une femme jeta un jour l'un de ses gants dans la fosse aux lions, derrière le campanile, et pria son amant de l'y aller chercher. L'amant n'avait d'autre arme qu'une cravache de cuir. Pourtant, il descendit, écarta les lions, prit le gant, le rendit à la femme en s'agenouillant devant elle, s'éloigna sans rien dire, et ne revint jamais... Je trouve qu'il fut trop doux; et puisqu'il avait sa cravache, il eût dû s'en servir pour inculquer à celle qui se jouait ainsi d'un sentiment divin, une notion plus exacte et plus vive des droits et des devoirs de l'amour véritable... Je n'exige donc pas que vous me fournissiez des preuves de ce genre; je ne demande qu'à vous croire... C'est pour votre bonheur et pour le mien aussi que je voudrais douter... Il y a dans un amour exclusif comme le vôtre quelque chose de sacré qui devrait inquiéter la femme la plus froide et la plus vertueuse... C'est pourquoi j'examine ce que vous avez fait; et serais presque heureuse de n'y rien rencontrer qui portât le grand signe de cette passion mortelle si rarement bénie... Je serais presque sûre de ne l'y point trouver, si votre dernier acte, où vous avez jeté folle-

ment dans un gouffre votre passé, votre avenir, votre gloire, votre vie, tout ce que vous avez, pour me faire venir une heure sous cette tente, ne me forçait à dire que vous ne vous trompez peut-être pas...

PRINZIVALLE.

Ce dernier acte est le seul qui ne prouve rien...

VANNA.

Comment?...

PRINZIVALLE.

J'aime mieux vous avouer la vérité... En vous faisant venir ici, pour sauver Pise en votre nom, je n'ai rien sacrifié...

VANNA.

Je ne comprends pas bien... Vous n'avez pas trahi votre patrie? vous n'avez pas détruit votre passé? perdu votre avenir? vous ne vous êtes pas condamné à l'exil et peut-être à la mort?...

PRINZIVALLE.

D'abord, je n'ai point de patrie... Si j'en avais eu une, quel que fût mon amour, je ne l'eusse pas vendue. je pense, pour cet amour... Mais je ne suis qu'un mercenaire, fidèle quand on lui est fidèle, et qui trahit lorsqu'il se sent trahi ..... J'ai été accusé faussement par les commissaires de Florence, et condamné sans jugement par une république de marchands, dont aussi bien que moi vous connaissez les habitudes. Je me savais perdu. Ce que j'ai fait ce soir, loin de me

perdre davantage, me sauvera peut-être, si un hasard quelconque peut encore me sauver...

VANNA.

De sorte que vous m'avez sacrifié peu de chose?

PRINZIVALLE.

Rien. Je devais vous le dire... Il ne me plairait pas d'acheter par un mensonge un seul de vos sourires...

VANNA.

C'est bien, Gianello, et ceci vaut mieux que l'amour et ses plus belles preuves... Tu n'auras pas besoin de chercher plus longtemps la main qui te fuyait. La voici...

PRINZIVALLE.

Ah! j'aurais mieux aimé que l'amour l'eût conquise!... Mais qu'importe après tout!.,. Elle est à moi, Vanna, je la tiens dans les miennes, j'en regarde la nacre, j'en respire la vie, je m'enivre un instant d'une illusion trop douce; j'en étreins la tiède fraîcheur, je la prends, je l'étends, je la ferme, comme si elle allait me répondre dans la langue magique et secrète des amants; et je la couvre de baisers sans que tu la retires... Tu ne m'en veux donc pas de la cruelle épreuve?...

VANNA.

J'aurais fait la même chose; peut-être mieux ou pis, si j'avais été à ta place...

PRINZIVALLE.

Mais quand tu acceptas de venir sous ma tente, tu savais que j'étais?...

VANNA.

Personne ne le savait. Il courait sur le chef de l'armée ennemie des bruits assez bizarres... Pour les uns, tu étais un vieillard effrayant; pour d'autres, un jeune prince d'une beauté merveilleuse...

PRINZIVALLE.

Mais le père de Guido, qui m'avait vu, ne t'avait donc rien dit?...

VANNA.

Non.

PRINZIVALLE.

Tu ne l'as pas interrogé?...

VANNA.

Non.

PRINZIVALLE.

Mais alors, quand tu vins sans défense dans la nuit, te livrer au barbare inconnu, ta chair n'a pas frémi, ton cœur n'a pas tremblé?...

VANNA.

Non; il fallait venir...

PRINZIVALLE.

Et quand tu m'aperçus, tu n'as pas hésité?...

VANNA.

Tu ne te rappelles pas?... Je ne vis rien d'abord, à cause de ces linges...

PRINZIVALLE.

Oui, mais après, Vanna, quand je les écartai?...

VANNA.

C'était tout autre chose; et je savais déjà... Mais toi, quand tu me vis pénétrer dans la tente, quel était ton dessein?... Comptais-tu donc vraiment abuser jusqu'au bout de l'affreuse détresse?...

PRINZIVALLE.

Ah! je ne savais pas ce que je comptais faire!... Je me sentais perdu; et je voulais tout perdre... Et je te haïssais à cause de l'amour... Certes, je l'aurais fait si ce n'eût été toi... Mais toute autre que toi m'aurait paru odieuse... Il aurait fallu que toi-même ne fusses plus semblable à ce que tu étais... Je m'y perds quand j'y songe... Il eût suffi d'un mot qui fût différent de tes mots; il eût suffi d'un geste qui ne fût pas ton geste; il eût suffi d'un rien, pour enflammer la haine et déchaîner le monstre... Mais, dès que je te vis, je vis en même temps que c'était impossible...

VANNA.

Moi, je le vis aussi et ne te craignis plus; car nous nous entendions sans avoir besoin de rien dire... C'est curieux, quand j'y pense... Je crois que j'aurais fait

tout ce que tu as fait si j'aimais comme toi... Il me semble parfois que je suis à ta place, que c'est toi qui m'écoutes, et que c'est moi qui dis tout ce que tu me dis...

PRINZIVALLE.

Et moi aussi, Vanna, dès le premier moment, j'ai senti que le mur qui nous sépare, hélas! de tous les autres êtres, devenait transparent, et j'y plongeais les mains, j'y plongeais les regards comme dans une onde fraîche, et les en retirais ruisselants de lumière, ruisselants de confiance et de sincérité... Il me semblait aussi que les hommes changeaient; que je m'étais trompé sur eux jusqu'à ce jour... Il me semblait surtout que je changeais moi-même, que je sortais enfin d'une longue prison, que les portes s'ouvraient, que des fleurs et des feuilles écartaient les barreaux, que l'horizon venait emporter chaque pierre, que l'air pur du matin pénétrait dans mon âme et baignait mon amour...

VANNA.

Moi aussi, je changeais... J'étais bien étonnée de pouvoir te parler comme je t'ai parlé dès le premier moment... Je suis très silencieuse... Je n'ai jamais parlé ainsi à aucun homme, si ce n'est à Marco, le père de Guido... Et, même auprès de lui, ce n'est pas la même chose... Puis il a mille rêves qui le prennent tout entier; et nous n'avons causé que trois ou quatre fois... Les autres ont toujours un désir dans les yeux qui ne permettrait pas de leur dire qu'on les aime, et qu'on voudrait savoir ce qu'il y a dans leur cœur. Et dans tes yeux aussi il y a un désir; mais il n'est pas le

même; il ne repugne point, et il ne fait pas peur... J'ai senti tout de suite que je te connaissais sans que je me souvinsse de t'avoir jamais vu...

PRINZIVALLE.

Aurais-tu pu m'aimer si mon mauvais destin ne m'eût fait revenir lorsqu'il était trop tard?

VANNA.

Si je pouvais te dire que je t'aurais aimé, ne serait-ce pas t'aimer déjà, Gianello? et tu sais comme moi que ce n'est point possible. Mais nous parlons ici comme si nous étions dans une île déserte... Si j'étais seule au monde, il n'y aurait rien à dire. Mais nous oublions trop tout ce qu'un autre souffre pendant que nous sommes là, à sourire au passé... Quand je sortis de Pise, la douleur de Guido, l'angoisse de sa voix, la pâleur de sa face... Je ne puis plus attendre!... L'aurore doit être proche, et j'ai hâte de savoir... Mais j'entends que l'on marche... Quelqu'un frôle la tente; et le hasard lui-même a plus de cœur que nous... On chuchote à l'entrée... Écoute, écoute... Qu'est-ce?...

SCÈNE IV

LES MÊMES, VEDIO.

(On entend des chuchotements et des pas précipités autour de la tente; puis la voix de Vedio qui appelle du dehors.)

VEDIO (*au dehors*).

Maître!...

PRINZIVALLE.

C'est la voix de Vedio... Entre!... Qu'est-ce?...

VEDIO *à l'entrée de la tente.*

J'ai couru... Fuyez, maître!... Il est temps... Messes Maladura, le second commissaire de Florence...

PRINZIVALLE.

Il était à Bibbiena...

VEDIO.

Il est revenu... Il amène six cents hommes... Ce sont des Florentins... Je les ai vus passer... Le camp est en émoi... Il apporte des ordres... Il vous proclame traître... Il cherche Trivulzio... Je crains qu'il ne le trouve avant que vous puissiez...

PRINZIVALLE.

Viens, Vanna...

VANNA.

Où me faut-il aller?...

PRINZIVALLE.

Vedio, avec deux hommes sûrs, te conduira dans Pise...

VANNA.

Et toi, où iras-tu?...

PRINZIVALLE.

Je ne sais; peu importe, le monde est assez vaste pour m'offrir un refuge...

VEDIO.

Oh! maître, prenez garde... Ils tiennent la campagne tout autour de la ville; et toute la Toscane est pleine d'espions...

VANNA.

Viens à Pise.

PRINZIVALLE

Avec toi?...

VANNA.

Oui.

PRINZIVALLE.

Je ne puis...

VANNA.

Ne fût-ce que quelques jours... Tu échapperais ainsi aux premières poursuites...

PRINZIVALLE.

Que fera ton mari?...

VANNA.

Il sait autant que toi ce qu'il doit à un hôte...

PRINZIVALLE.

Il te croira lorsque tu lui diras?...

VANNA.

Oui. — S'il ne me croyait pas... Mais ce n'est pas possible... — Viens...

PRINZIVALLE.

Non.

VANNA.

Pourquoi ? — Que crains-tu donc ?...

PRINZIVALLE.

C'est pour toi que je crains...

VANNA.

Pour moi, que je sois seule ou que tu m'accompagnes, le danger est le même. — C'est pour toi qu'il faut craindre. — Tu viens de sauver Pise ; il est juste qu'elle te sauve... Tu y viens sous ma garde ; et je réponds de toi...

PRINZIVALLE.

Je t'accompagnerai...

VANNA.

C'est la meilleure preuve que ton amour me donne... Viens...

PRINZIVALLE.

Ta blessure ?...

VANNA.

La tienne est bien plus grave...

PRINZIVALLE.

Ne t'en occupe point... Ce n'est pas la première... Mais la tienne... On dirait que le sang... (*Il avance la main pour écarter le manteau.*)

VANNA *arrêtant son geste et serrant plus étroitement le manteau sur sa gorge.*

Non... non, Gianello... Nous ne sommes plus ennemis... — J'ai froid...

PRINZIVALLE.

Ah ! j'allais oublier que tu es presque nue pour affronter la nuit, et c'est moi le barbare qui l'ai voulu ainsi... — Mais voici les grands coffres où j'entassais pour toi le butin de la guerre... Voici des robes d'or, des manteaux de brocart...

VANNA *prenant au hasard des voiles dont elle s'enveloppe.*

Non ; ces voiles suffisent... J'ai hâte de te sauver... Viens, ouvre-moi la tente...

(*Prinzivalle suivi de Vanna, se dirige vers l'entrée et l'ouvre toute grande. Une confuse rumeur, que domine un bruit de cloches exaltées et lointaines, envahit brusquement le silence de la nuit ; tandis que par la baie mouvante de la tente, on voit à l'horizon Pise tout illuminée, semée de feux de joie, et projetant dans l'azur encore sombre un énorme nimbe de clarté.*)

PRINZIVALLE.

Vanna, Vanna!.... Regarde!...

VANNA

Qu'est-ce, Gianello?... — Oh! je comprends aussi!... Ce sont les feux de joie qu'ils viennent d'allumer pour célébrer ton œuvre... Les murs en sont couverts, les remparts sont en flamme, le campanile brûle comme une torche heureuse!... Toutes les tours resplendissent et répondent aux étoiles!.. Les rues forment des routes de lumière dans le ciel!... Je reconnais leurs traces; je les suis dans l'azur comme je les suivais ce matin sur les dalles!... Voici la Piazza et son dôme de feu; et le Campo-Santo qui fait une île d'ombre... On dirait que la vie qui se sentait perdue, revient en toute hâte, éclate le long des flèches, rejaillit sur les pierres, déborde des murailles, inonde la campagne, vient à notre rencontre et nous rappelle aussi... — Écoute, écoute donc... N'entends-tu pas les cris et le délire immense qui monte comme si la mer avait envahi Pise; et les cloches qui chantent comme au jour de mes noces?... Ah! je suis trop heureuse, et deux fois trop heureuse, en face de ce bonheur que je dois à celui qui m'a le mieux aimée!... Viens, mon Gianello, (*Lui donnant un baiser sur le front.*) — Voici le seul baiser que je puisse te donner...

PRINZIVALLE.

Oh! ma Giovanna!... Il passe les plus beaux que l'amour espérait!... — Mais qu'as-tu?... Tu chancelles

et tes genoux fléchissent... Viens, appuie-toi sur moi; mets ton bras sur mon cou...

VANNA.

Ce n'est rien... Je te suis... C'est l'éblouissement... J'avais trop demandé aux forces de la femme... Soutiens-moi, porte-moi, pour que rien ne retarde mes premiers pas heureux... — Ah! que la nuit est belle dans l'aurore qui se lève!... Hâtons-nous, il est temps... Il nous faut arriver avant que la joie soit éteinte...

(Ils sortent enlacés.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIÈME

Une salle d'apparat dans le palais de Guido Colonna. Hautes fenêtres, colonnes de marbre, portiques, tentures, etc. A gauche, au second plan, une vaste terrasse dont les balustrades portent de grands vases fleuris, et à laquelle donne accès un double escalier extérieur. Au centre de la salle, entre les colonnes, de larges degrés de marbre conduisent à cette même terrasse, d'où l'on est censé découvrir une partie de la ville.

SCÈNE PREMIÈRE

Entrent GUIDO, MARCO, BORSO *et* TORELLO.

GUIDO.

J'ai fait ce que vous avez voulu, ce qu'elle a voulu, ce que tous ont voulu ; il est juste que ma volonté ait son tour. Je me suis tu, je me suis caché, j'ai retenu mon souffle, comme ferait le lâche pendant que les voleurs saccagent sa maison... Et j'ai été honnête dans mon avilissement !... Vous avez fait de moi un marchand scrupuleux... Tenez, voilà l'aurore... Je n'ai pas bougé jusqu'ici... J'ai pesé et compté l'infamie... Il fallait faire honneur au marché et payer tous vos vivres... Il fallait que l'acheteur eût les dernières

minutes de cette noble nuit! Ah! ce n'était pas trop pour prix de tant de blé, de bœufs et de légumes!... Maintenant j'ai payé et vous avez mangé... Maintenant je suis libre, je redeviens le maître, et je sors de ma honte...

MARCO.

Mon fils, je ne sais pas ce que vous comptez faire, et personne n'a le droit de se mettre en travers d'une douleur comme la vôtre... Personne, non plus, ne la peut soulager; et le bonheur immense qui en est né, qui vous entoure de toutes parts, ce bonheur même, je le comprends assez, ne peut que rendre plus brûlantes les premières de vos larmes... Maintenant que la ville est sauvée, nous-mêmes regrettons presque ce salut qui vous coûta si cher; et malgré nous, pour ainsi dire, nous baissons la tête en présence de celui qui porte seul, injustement, toute la peine... Et cependant, si hier pouvait recommencer; il me faudrait encore agir comme j'ai agi, désigner les mêmes victimes et pousser à la même injustice; car l'homme qui voudrait être juste, passe toute sa vie à choisir tristement entre deux ou trois injustices inégales... Je ne sais que vous dire; mais si ma voix que vous avez aimée, peut pénétrer une dernière fois jusqu'à ce cœur qui l'écoutait toujours, je vous en prie, mon fils, ne suivez pas aveuglément les premiers conseils de la colère et du malheur... Attendez tout au moins que passe l'heure si dangereuse qui nous fait dire des mots qu'on ne peut révoquer... Vanna va revenir... Ne la jugez pas aujourd'hui, ne repoussez personne, ne faites rien d'irréparable... Et tout ce que l'on fait, et tout ce que l'on dit dans une douleur trop grande, est si naturellement et si cruel-

lement irréparable!... Vanna va revenir, désespérée, heureuse... Ne lui reprochez rien... Ne la revoyez pas dès son retour si vous ne sentez pas en vous la force de lui parler comme vous lui parleriez si depuis bien des jours elle était revenue... Il y a pour nous, pauvres hommes, qui sommes les jouets de tant de grandes choses, il y a tant de bonté, de justice, de sagesse, dans quelques heures qui s'écoulent; et les seuls mots qui comptent et qu'il faudrait prévoir quand le mal nous aveugle, ce sont ceux qu'on prononce après qu'on a compris; lorsqu'on a pardonné et qu'on aime de nouveau...

GUIDO.

Est-ce tout?... Enfin! ce n'est plus l'heure des paroles mielleuses; et il n'est plus personne qu'elles puissent encore tromper!... Je vous ai laissé dire une dernière fois ce que vous aviez à me dire; car je voulais savoir ce que votre sagesse avait à m'apporter en échange de ma vie qu'elle a si bien détruite... C'est cela qu'elle me donne! Attendre, patienter, accepter, oublier, pardonner et pleurer!... Eh bien! non! C'est trop peu!... J'aime mieux ne pas être sage; et je veux autre chose que des mots pour sortir de ma honte!... Ce que je vais faire est bien simple. Il y a quelques années, vous me l'auriez dicté. Un homme a pris Vanna; Vanna n'est plus à moi tant que cet homme existe. Moi, je suis d'autres règles que celles qui régissent le verbe et l'adjectif. Je suis la grande loi qui domine tout homme dont le cœur vit encore... Pise a de quoi manger et de quoi se défendre. Elle a reçu des armes; j'en veux ma juste part. A compter de ce jour, ses soldats m'appartiennent; tout au moins les meilleurs, ceux que j'ai

recrutés et payés de ma bourse. Je ne lui dois plus rien; et je reprends mon bien. Ils ne lui reviendront qu'après qu'ils auront fait ce que j'ai le droit d'exiger à mon tour... Pour le reste, voici : Vanna... je lui pardonne ou lui pardonnerai, quand il ne sera plus... Elle a été trompée; elle s'est affreusement, mais somme toute héroïquement égarée... On s'est odieusement joué de sa pitié et de sa grandeur d'âme... C'est bien; ceci peut, sinon s'oublier, peut-être s'évanouir si loin dans le passé, que l'amour qui le cherche ne le retrouve plus... Mais il y a quelqu'un que je ne verrai plus sans honte et sans horreur... Il y a ici un homme dont la seule mission était d'être le guide et le soutien d'un noble et grand bonheur... Il en est devenu l'ennemi et la ruine; et vous allez voir cette chose effrayante et juste cependant : un fils qui, dans un monde un moment renversé, juge son propre père, le maudit, le renie, le chasse de sa présence, le méprise et le hait!...

MARCO.

Mon fils, maudissez-moi pourvu que vous lui pardonniez... S'il y eut à vos yeux une faute impardonnable dans un acte héroïque qui sauva tant de vies, la faute est toute à moi, l'héroïsme est aux autres... Mon conseil était bon; mais il était facile, puisque je ne prenais point part au sacrifice... Aujourd'hui qu'il m'enlève ce qui m'est le plus cher, il me semble meilleur... Vous avez bien jugé selon votre conscience, comme j'aurais jugé si j'avais moins d'années... Je m'en vais, mon enfant, vous ne me verrez plus; je comprends que ma vue vous serait douloureuse; mais j'espère vous revoir sans que vous me voyiez... Et puisque je m'en

vais sans oser espérer que je vive jusqu'à l'heure où vous pardonnerez le mal que je vous fis, — car je n'ignore pas, ayant vécu moi-même, que le pardon est lent quand on est comme vous au milieu de la vie, — puisque je pars ainsi, sans que rien me demeure qu'on me puisse envier; que du moins je sois sûr d'emporter toute la haine et toute la rancune, et tous les souvenirs cruels de votre cœur; et qu'il n'en reste point pour celle qui va venir... Je ne vous ferai plus qu'une seule prière... Qu'il me soit permis de la voir une dernière fois se jeter dans vos bras... Ensuite je m'en irai sans me plaindre et sans vous croire injuste... Il est bon que dans les misères humaines, le plus vieux prenne sur ses épaules tout ce qu'il peut porter; puisqu'il n'a plus que quelques pas à faire pour qu'on le soulage du fardeau...

(*Déjà, durant les dernières paroles de Marco, on entendait s'élever au dehors un bruit confus et puissant. Dans le silence qui les suit, ce bruit augmente, se rapproche, se précise. C'est d'abord l'attente murmurante, puis les acclamations encore éloignées d'une foule qui se déplace. Bientôt, perçant de toutes parts l'innombrable et informe rumeur, on distingue de plus en plus nettement les cris mille fois répétés de* : « Vanna! Vanna! Notre Monna Vanna!... Gloire à Monna Vanna!... Vanna! Vanna! Vanna!. . » *etc. etc.*).

MARCO *s'élançant vers les portiques qui donnent accès à la terrasse.*

C'est Vanna!... Elle revient!... Elle est là... Ils l'acclament! Ils l'acclament! Écoutez!...

(*Borso et Torello le suivent sur la terrasse, tandis que Guido reste seul, appuyé contre une colonne, et regarde au loin. Durant toute cette fin de scène les clameurs du dehors redoublent et se rapprochent rapidement.*)

MARCO *sur la terrasse.*

Oh! la place, les rues, les branches, les fenêtres sont couvertes de têtes et de bras qui s'agitent!... On dirait que les pierres, les feuilles et les tuiles se sont changées en hommes!... Mais où donc est Vanna?... Je ne vois qu'un nuage qui s'ouvre et se referme!... Borso, mes pauvres yeux trahissent mon amour... La vieillesse, les larmes, la crainte les aveuglent... Ils ne retrouvent pas le seul être qu'ils cherchent!... Où est-elle?... La vois-tu? De quel côté faut-il que j'aille à sa rencontre?...

BORSO *le retenant.*

Non, ne descendez pas... La foule est trop épaisse et ne se contient plus... Ils écrasent les femmes, ils renversent les enfants... Du reste, c'est inutile; Vanna serait ici avant que vous puissiez... Elle approche, elle est là... Elle relève la tête, elle nous a aperçus... Elle marche plus vite, elle regarde et sourit...

MARCO.

Mais vous la voyez donc quand je ne la vois pas!... Ah! mes yeux presque morts qui ne distinguent rien!... Pour la première fois, je maudis la vieillesse qui m'apprit tant de choses pour me cacher celle-ci!... Mais si vous la voyez, dites, comment est-elle?... Voyez-vous son visage?

BORSO.

Elle revient en triomphe... On dirait qu'elle éclaire la foule qui l'acclame...

TORELLO.

Mais quel est donc cet homme qui marche à côte d'elle?...

BORSO.

Je ne sais... Je ne le connais pas... Son visage est caché...

MARCO.

Écoutez le délire!... Tout le palais tressaille, et les fleurs des grands vases tombent sur les balustres... On croirait que les dalles et les marches de marbre se lèvent sous nos pieds pour nous emporter tous dans la joie qui déferle!... Ah! je commence à voir!... La foule atteint les grilles... Je vois qu'elle se divise tout à coup sur la place...

BORSO.

Oui, la foule s'entr'ouvre au-devant de Vanna, à mesure qu'elle s'avance, pour lui faire une haie de triomphe et d'amour... Ils lui jettent des fleurs, des palmes, des bijoux... Les mères tendent les bras pour qu'elle touche leurs enfants; et les hommes se couchent pour baiser les pierres que ses pieds ont frôlées... Prenez garde... Ils approchent... Ils ne se possèdent plus... Nous serons renversés s'ils montent l'escalier... Heureusement, les gardes accourent de tous côtés pour barrer les entrées... Je vais leur donner l'ordre de repousser le peuple et de fermer les grilles s'il en est encore temps...

MARCO.

Non, non! Laissez la joie s'épanouir ici comme elle fait dans leur cœur!... Qu'importe ce qu'il renverse quand l'amour est si vaste!... Ils ont assez souffert pour que leur délivrance arrache toutes les bornes!... O mon pauvre et bon peuple!... Moi-même, je suis ivre et je hurle avec toi!... O Vanna! ma Vanna!... Est-ce toi que je vois sur la première marche?... (*Il s'élance pour descendre à la rencontre de Vanna; mais Borso et Torello le retiennent.*) Monte! monte, Vanna!... Ils me retiennent ici... Ils ont peur de la joie!... Monte, monte, Vanna! plus belle que Judith et plus pure que Lucrèce!... Monte monte, Vanna! monte parmi les fleurs! (*Courant aux vases de marbre dont il arrache à pleines mains les fleurs qu'il jette au pied de l'escalier.*) Moi aussi, j'ai des fleurs pour saluer la vie!... Moi aussi j'ai des lys, des lauriers et des roses pour couronner la gloire!

SCÈNE II

LES MÊMES, PRINZIVALLE, VANNA.

(*Les acclamations deviennent plus délirantes. Vanna, accompagnée de Prinzivalle, paraît au haut de l'escalier, et se jette dans les bras que lui tend Marco sur la dernière marche. La foule envahit l'escalier, la terrasse, les portiques, mais se tient cependant à une certaine distance du groupe formé par Vanna, Prinzivalle, Marco, Borso et Torello.*)

VANNA, *se jetant dans les bras de Marco.*

Mon père, je suis heureuse...

MARCO, *l'embrassant étroitement.*

Et moi aussi, ma fille, puisque je te revois!... Laisse-moi te regarder à travers nos baisers... Te voici plus radieuse que si tu revenais des sources de ce ciel qui chante ton retour!... Et l'horrible ennemi n'a pas pu enlever un rayon de tes yeux, un sourire à tes lèvres...

VANNA.

Mon père, je vous dirai... Mais où donc est Guido?... Il faut que je le délivre avant tous... Il ne sait pas encore...

MARCO.

Viens, Vanna, il est là... Viens, moi, l'on me repousse: et c'est peut-être juste; mais toi, l'on te pardonne ta magnifique faute, et je veux te jeter dans ses bras, pour que mon dernier geste et mon dernier regard vous retrouvent dans l'amour...

(*A ce moment, Guido s'avance au-devant de Vanna. Celle-ci va parler et fait un mouvement pour s'élancer dans ses bras; mais Guido d'un geste brusque, l'arrête et la repousse; et, s'adressant à ceux qui l'entourent.*)

GUIDO *d'une voix brève, stridente et impérieuse.*

Laissez-nous!

VANNA.

Non, non!... Attendez tous!... Guido, tu ne sais pas... Je veux te dire, je veux leur dire à tous!... Guido, je reviens pure; et personne ne peut...

GUIDO *l'interrompant, la repoussant et élevant la voix dans la colère qui le gagne.*

Toi, ne m'approche pas; ne me touche pas encore!.. *S'avançant vers la foule qui a commencé d'envahir la salle et qui recule devant lui.*) Avez-vous entendu?... Je vous prie de sortir et de nous laisser seuls. Vous êtes maîtres chez vous, moi, je suis maître ici. Borso et Torello, faites venir les gardes. Ah! je vous comprends bien!... Il vous manque un spectacle après la grande fête!... Mais vous ne l'aurez pas; il n'est pas fait pour vous, vous n'en êtes pas dignes... Vous avez de la viande et du vin; j'ai payé pour vous tous, qu'attendez-vous encore?... C'est bien le moins, je pense, qu'on me laisse ma douleur... Allez-vous-en, mangez! Allez-vous-en, buvez!... Moi, j'ai d'autres soucis; et je garde des larmes que vous ne verrez pas... Allez-vous-en, vous dis-je!... (*Mouvements silencieux dans la foule, qui disparaît peu à peu.*) Il en est qui s'attardent?... (*Prenant violemment son père par le bras.*) Vous aussi! Vous surtout! Vous plutôt que les autres, puisque c'est votre faute!... Vous ne me verrez pas pleurer ces larmes-là!... Ah! je veux être seul, plus seul que dans la tombe, pour que je sache enfin ce que je dois savoir!... (*Apercevant Prinzivalle qui n'a pas bougé.*) Et vous?... Qui êtes-vous, qui restez là comme une statue voilée?... Êtes-vous donc la honte ou la mort qui attendent?... N'avez-vous pas compris qu'il faut vous en aller?... (*S'emparant de la hallebarde d'un garde.*) Faut-il que je vous chasse à coups de hallebarde?... Vous tâtez votre épée?... Moi aussi, j'ai la mienne; mais je ne l'emploierai pas à cet usage... Elle ne servira plus que contre un homme; un seul... Celui-là... Mais qu'est-ce

que ces voiles qui cachent votre tête?... Je ne suis pas d'humeur à m'amuser d'un masque... Vous ne répondez pas?... Je veux voir qui vous êtes, attendez!... (*Il s'approche pour arracher les voiles. Vanna se jette entre Prinzivalle et lui et l'arrête.*)

VANNA.

Ne le touchez pas!...

GUIDO *s'arrêtant, surpris.*

Ah! Vanna?... Toi, Vanna!... D'où vient-elle, cette force?...

VANNA.

C'est lui qui m'a sauvée...

GUIDO.

Ah! ah! Il t'a sauvée!... Il t'a sauvée après... Quand il était trop tard... Il a fait une belle œuvre... Il aurait mieux valu...

VANNA *fébrilement.*

Laisse-moi te dire, enfin!... Guido, je t'en supplie... D'un seul mot tu sauras... Il m'a sauvée, te dis-je! épargnée, respectée... Il ne m'a pas touchée... Il revient sous ma garde... J'ai donné ma parole, ta parole, la nôtre... Attends que ta colère... Laisse-moi te parler... Il n'a pas dit un mot, il n'a pas fait un geste qui ne fussent..

GUIDO.

Mais qui est-ce? qui est-ce?...

VANNA.

Prinzivalle...

GUIDO.

Qui?... Lui?... Qui? celui-là?... Prinzivalle, celui-ci?...

VANNA.

Oui, oui; il est ton hôte... Il a confiance en toi!... Il est notre sauveur...

GUIDO *après un instant de stupeur et avec une violence et une exaltation croissantes qui ne permettent pas à Vanna de l'interrompre.*

Oh! ceci, ma Vanna!... Oh! ceci tombe enfin comme une rosée chaste des cieux même du ciel!... Oh! Vanna, ma Vanna!... Tu es grande et je t'aime, et je comprends enfin!... Oui, tu avais raison; puisqu'il fallait le faire, il fallait faire ainsi!... Ah! je comprends ta ruse plus puissante que son crime! Mais je ne savais pas, je n'avais pas prévu... Une autre l'eût tué comme Judith mit à mort Holopherne... Mais son crime est plus grand que celui d'Holopherne et voulait une plus grande vengeance... Il fallait l'amener comme tu sus le faire... Il fallait le conduire au milieu des victimes qui seront ses bourreaux... Le triomphe est splendide!... Il suivait tes baisers, doucement, tendrement, comme un agneau qui suit une branche de fleurs!... Qu'importent les baisers qu'on donne dans la haine!..

Le voici pris au piège... Oui, tu avais raison; si tu l'avais tué, là-bas, seule sous la tente, après l'horrible crime, cela n'eût pas suffi; un doute fût resté; on ne l'aurait pas vu... Tout le monde savait l'abominable pacte; il faut que tout le monde apprenne ce qu'il en coûte d'outrager à ce point notre nature humaine... Mais comment as-tu fait?... C'est le plus grand triomphe que l'honneur d'une femme... Ah! tu vas le leur dire!... (*Courant à la terrasse et criant à tue-tête.*) Prinzivalle! Prinzivalle!... Nous tenons l'ennemi!...

VANNA *s'attachant à ses pas et s'efforçant de le retenir.*

Non, non; écoute-moi... Non, ce n'est pas cela... Guido, je t'en supplie... Non, Guido, tu te trompes...

GUIDO *se dégageant et redoublant ses cris.*

Laisse-moi; tu verras... Il faut qu'ils sachent tous... (*Appelant la foule.*) Maintenant. vous pouvez, vous devez revenir!... Et vous aussi, mon père, dont la tête s'écrase entre ces deux balustres pour épier mon sort, comme si vous attendiez qu'un dieu surgît enfin pour réparer le mal que vous avez causé et rapporter la paix! Revenez! c'est la paix et c'est un grand miracle!... Ce qui va se passer, il faut que les pierres mêmes l'entendent et le contemplent!... Je ne me cache plus et ma honte s'éloigne!... Je vais sortir d'ici plus pur que les plus purs; et plus heureux que ceux qui n'avaient rien perdu! Maintenant, vous pouvez acclamer ma Vanna!... Je l'acclame avec vous et plus haut que vous tous!... (*Poussant dans la salle ceux qui se pressent sur la terrasse.*) Cette fois, vous aurez un spectacle!... Il y a une justice!... Ah! je le savais bien; mais je n'aurais

pas cru qu'elle dût être si prompte!... Je comptais l'épier des années, des années!... J'allais passer ma vie à la guetter partout, au détour des sentiers, dans les bois, dans les rues... Et voilà qu'elle se trouve tout à coup dans cette salle, qu'elle est là devant moi, devant nous, sur ces marches!... Par quel miracle énorme?... Nous allons le savoir; c'est Vanna qui l'a fait!... Mais puisqu'elle est entrée, c'est pour faire son œuvre... (*A Marco en le prenant par le bras.*) Vous voyez bien cet homme?...

MARCO.

Oui; qui est-ce?...

GUIDO.

Vous l'avez vu pourtant; vous lui avez parlé, vous, son messager complaisant...

(*Prinzivalle tourne la tête vers Marco, qui le reconnaît.*)

MARCO.

Prinzivalle!...

(*Mouvement dans la foule.*)

GUIDO.

Mais oui, c'est lui, bien lui, il n'y a pas de doute... Approchez donc, voyez, touchez-le, parlez-lui... Peut-être a-t-il quelque nouveau message?... Ah! certes, ce n'est plus l'éclatant Prinzivalle; mais ma pitié est loin!... Il m'a pris par une ruse monstrueuse, inouïe, la seule

chose au monde que je ne pusse donner... Et lui-même est venu, mené par la justice et par une autre ruse plus belle que la justice, me demander ici la seule récompense que je puisse accorder... N'avais-je pas le droit de promettre un miracle!... Approchez, n'ayez crainte; il ne s'en ira point... Mais fermez bien les portes!... Il ne faut pas qu'un miracle contraire nous l'enlève!... Mais n'y touchons pas tout de suite... Nous le réserverons pour de plus longs plaisirs... O vous, mes pauvres frères, qu'il a tant fait souffrir, qu'il voulait massacrer, dont il avait vendu les femmes et les enfants; regardez-le, c'est lui; il est à moi, il est à vous, il est à nous, vous dis-je!... Mais il ne vous a pas fait souffrir comme moi... Vous l'aurez tout à l'heure... Ma Vanna nous l'amène pour que notre vengeance efface notre honte!... (*S'adressant plus directement à la foule.*) Vous voilà tous ici, et vous serez témoins... Il faut que ce soit clair... Avez-vous bien compris le miracle héroïque?... Cet homme a pris Vanna. Il n'y avait rien à faire, tous vous l'aviez voulu; et vous l'aviez vendue... Je ne maudis personne; ce qui est fait est fait; et vous aviez le droit de préférer la vie à mon pauvre bonheur... Mais qu'auriez-vous trouvé pour recréer l'amour avec ce qui le tue?... Vous avez su détruire; il faut réédifier!... Eh bien! Vanna l'a fait... Elle a trouvé bien mieux que Lucrèce ou Judith!... Lucrèce s'est tuée; Judith tue Holopherne... Ah! c'est vraiment trop simple et trop silencieux!... Vanna ne tue personne dans une tente close, mais elle amène ici l'holocauste vivant, l'holocauste public... C'est nous tous qui allons effacer l'infamie où nous avons pris part... Comment a-t-elle fait?... Elle va nous le dire...

VANNA.

Oui, je vais vous le dire; mais c'est tout autre chose!...

GUIDO *interrompant Vanna et s'approchant d'elle pour l'embrasser.*

Que d'abord je t'embrasse, afin que tous apprennent...

VANNA *le repoussant avec force.*

Non, non, non, pas encore!... Non, non, non, plus jamais si tu ne m'entends pas! Écoute-moi, Guido... Il y va, cette fois, d'un honneur plus réel et d'un autre bonheur que ceux-là qui t'égarent!... Ah! je suis bien heureuse que tous soient revenus!... Ils m'entendront peut-être avant que tu m'entendes; ils comprendront peut-être avant que tu comprennes... Écoute-moi, Guido... Je n'irai dans tes bras que lorsque tu sauras...

GUIDO *l'interrompant et la pressant encore.*

Je saurai, je saurai; mais avant tout je veux...

VANNA.

Écoute-moi, te dis-je!... Je n'ai jamais menti; mais aujourd'hui je dis la vérité profonde, celle qu'on ne dit qu'une fois et qui tue ou fait vivre... Écoute-moi, Guido, et regarde-moi donc si tu ne m'as pas vue jusqu'à cette heure-ci, la première et la seule où tu puisses m'aimer comme je veux être aimée... Je te parle à présent au nom de notre vie, de tout ce que je suis, de tout ce que tu m'es... Sois capable de croire

ce qui n'est pas croyable... Cet homme ne m'a pas prise... Il pouvait tout, puisqu'on m'avait donnée... Il ne m'a pas touchée; et je sors de sa tente comme je serais sortie de la maison d'un frère.

GUIDO.

Pourquoi?...

VANNA.

Parce qu'il m aime...

GUIDO.

Ah! c'était donc cela que tu devais nous dire... C'était là le miracle!... Oui, oui, j'avais déjà, aux premières paroles, entendu quelque chose qu'on ne comprenait pas... Ce n'était qu'un éclair; je n'avais pas pris garde... J'avais cru que le trouble et l'ivresse de l'horreur... Mais je vois, à présent, qu'il faut y voir plus clair... (*D'une voix subitement plus calme.*) Ainsi, quand il t'a eue presque nue, sous sa tente, et seule, toute la nuit, cet homme ne t'a pas prise?...

VANNA *avec force.*

Non!...

GUIDO.

Il ne t'a pas touchée, ne t'a pas embrassée?...

VANNA.

Je ne lui ai donné qu'un baiser sur le front; et il me l'a rendu...

GUIDO.

Sur le front!... Regarde-moi, Vanna... Ai-je donc

l'air d'un homme qui croit que les étoiles sont des grains d'ellébore et qu'on éteint la lune en crachant dans un puits!... Depuis quelle aventure... Ah! je ne veux pas dire... Je ne veux pas encore nous perdre sans retour... Je ne vois pas ton but, ou si c'est le délire de cette horrible nuit qui renverse ta raison ou la mienne...

VANNA.

Ce n'est pas le délire, c'est la vérité...

GUIDO.

La vérité, grand Dieu!... Ah! je ne cherche qu'elle!... Mais il faudrait pourtant qu'elle fût presque humaine!... — Quoi! un homme te désire à ce point qu'il trahit sa patrie, qu'il vend tout ce qu'il a pour une seule nuit, qu'il se perd pour toujours, qu'il se perd bassement, et qu'il fait une chose qu'on n'avait jamais faite, et se rend à jamais le monde inhabitable! Quoi! l'homme qui te tient là, seule et nue sous sa tente, qui n'a que cette nuit qu'il achète à ce prix, cet homme-là se contente d'un baiser sur le front et s'en vient jusqu'ici pour nous le faire croire!... Non, il faut être juste et ne pas se moquer trop longtemps du malheur... S'il demandait cela, qu'avait-il donc besoin de plonger tout un peuple dans une pareille nuit, et de m'anéantir dans une angoisse telle que j'en sors presque fou et vieilli de dix ans?... Ah! s'il n'avait voulu qu'un baiser sur le front, il eût pu nous sauver sans nous torturer tant!... Il n'avait qu'à venir comme un dieu qui délivre... Mais ce n'est pas ainsi qu'on exige et prépare un baiser sur le front!... La vérité se trouve dans nos cris de douleur et notre désespoir... Non, je ne juge pas; car

c'est ma propre cause et je n'y vois plus clair... Mais que les autres jugent et répondent pour moi !... (*Interpellant la foule.*) — Avez-vous entendu?... — Je ne sais pas pourquoi elle nous parle ainsi... Mais ce qu'elle dit est dit; et vous allez juger... Vous, vous devez la croire puisqu'elle vous a sauvés ! — Dites, la croyez-vous?... Que tous ceux qui la croient sortent donc de la foule et viennent jusqu'ici donner un démenti à la raison humaine !... Je voudrais les connaître et voir comme ils sont faits !..

(*Marco sort seul de la foule où l'on n'entend que quelques murmures timides et indistincts.*)

MARCO *s'élançant au milieu de la scène.*

Je la crois !...

GUIDO

Vous êtes leur complice !... — Mais les autres, les autres ! Où sont-ils ceux qui croient?... (*A Vanna.*) — Les as-tu entendus?... Ceux que tu as sauvés reculent devant le rire qui remplirait la salle; ceux même qui murmuraient n'osent pas se montrer... Et moi, moi je devrais...

VANNA.

Eux ne doivent pas me croire; mais toi, puisque tu m'aimes...

GUIDO.

Ah ! moi, puisque je t'aime, je dois être la dupe !... Non, non, écoute-moi... Ma voix n'est plus la même... Ma colère est tombée... Ceci brise les forces; et je suis

tout à coup comme un homme qui vieillit... Ma colère ne vit plus... Non, non, c'est autre chose qui va la remplacer... La vieillesse, la folie... Je ne sais pas encore... Je cherche, je regarde, je tâtonne en moi-même, pour saisir ce qui reste de mon triste bonheur... Je n'ai plus qu'un espoir... Il me semble si frêle, que je n'ose pas l'étreindre... Un mot peut le détruire, et pourtant il faut bien que l'angoisse le hasarde... — Vanna, j'ai eu grand tort de rappeler la foule avant que de savoir... J'oubliais la pudeur qui ne pouvait parler... — Tu n'oses pas leur dire que le monstre t'a prise... Oui, j'aurais dû attendre que nous fussions bien seuls... Tu m'aurais avoué l'immonde vérité... Mais je la sais, hélas! et les autres la savent... A quoi bon la cacher Vanna? il est trop tard... A présent il le faut; il faut que la pudeur triomphe d'elle-même... Tu ne m'en voudras pas... Tu comprendras aussi... Dans de pareils moments, la raison ne sait plus...

VANNA.

Regarde-moi, Guido. — Je mets toute ma force, toute ma loyauté, tout ce que je te dois dans ce dernier regard... Ce n'est pas la pudeur, mais c'est la vérité... Cet homme ne m'a pas prise...

GUIDO.

Bien, c'est bien, c'est très bien... Il ne me reste rien... A présent, je sais tout... Oui, c'est la vérité, ou plutôt c'est l'amour... Je comprends maintenant... Tu voulais le sauver... Je ne sais ce qu'une nuit a pu faire d'une femme que j'avais tant aimée... Mais ce n'est pas

ainsi qu'il fallait le sauver... (*Élevant la voix.*) — Écoutez-moi, vous tous! C'est la dernière fois!... Je vais faire un serment!... Je me retiens encore au bord de quelque chose qui n'aura pas de fond... Il me reste une minute avânt que mes mains s'ouvrent... Je ne veux pas la perdre... M'entendez-vous encore?... Ma voix n'a plus sa force... Approchez, s'il le faut... — Vous voyez cette femme et vous voyez cet homme?... Il est certain qu'ils s'aiment... — Eh bien! n'oubliez pas; je pèse chaque mot avec autant de soin que l'on pèse un remède au chevet d'un mourant : — Ils sortiront d'ici, de mon consentement, librement, sans outrage, sans subir aucun mal; et ils emporteront tout ce qu'il leur plaira... Ouvrez-vous devant eux et jetez-leur des fleurs si vous le désirez... Ils iront où l'amour conduira leur délire; pourvu que cette femme me dise la vérité qui est la seule possible et qui est la seule chose que j'aime encore en elle et qu'elle me doive enfin pour ce que je lui donne... — As-tu compris, Vanna? Cet homme t'a-t-il prise?... — Oui ou non, réponds-moi; c'est tout ce que je veux... Ce n'est pas une épreuve et ce n'est pas un piège. J'en ai fait le serment. — Ils en sont tous témoins...

VANNA

J'ai dit la vérité... Il ne m'a pas touchée...

GUIDO.

C'est bien, vous avez dit. — Vous l'avez condamné. — Il n'y a plus rien à faire. — Maintenant je m'éveille... (*Se rapprochant des gardes et leur désignant Prinzivalle.*) — Cet homme m'appartient : prenez-le, liez-le; descen-

dez avec lui jusqu'aux derniers cachots qui sont sous cette salle. — J'y descends avec vous. (*A Vanna.*) Vous ne le verrez plus; et je viendrai vous dire la dernière vérité que ses dernières paroles révèleront bientôt...

VANNA *se jetant au milieu des gardes qui saisissent Prinzivalle.*

Non! non! Il est à moi!... J'ai menti! J'ai menti! Il m'a prise! Il m'a prise!... Il m'a eue!... Il m'a prise!... (*Écartant les gardes.*) Écartez-vous, vous autres! Ne prenez pas ma part!... Il n'appartient qu'à moi!... Je veux que mes mains seules!... Lâchement, bassement, il m'a prise! il m'a prise!...

PRINZIVALLE *s'efforçant de couvrir sa voix.*

Elle ment! Elle ment! Elle ment pour me sauver, mais aucune torture...

VANNA.

Taisez vous!... (*Se tournant vers le peuple.*) Il a peur!... (*S'approchant de Prinzivalle comme pour lui lier les mains.*) Donnez-moi donc les cordes, les chaînes et les fers!... Maintenant que ma haine a trouvé son issue, c'est moi qui le garrotte et c'est moi qui le livre!... (*A voix basse, à Prinzivalle, tandis qu'elle lui lie les mains.*) — Tais-toi! — Il nous sauve! Tais-toi, il nous unit!... Je t'appartiens, je t'aime!... Laisse-moi t'enchaîner... Je te délivrerais!... Je serai ta gardienne!... Nous fuirons... (*Criant comme si elle voulait forcer Prinzivalle à se taire.*) Taisez-vous!... (*S'adressant à la foule.*) Il m'implore à voix basse!... (*Découvrant le visage de Prin-*

zivalle.) Regardez ce visage!... Il porte encore les marques de cette affreuse nuit!... (*Entr'ouvrant son manteau sur son épaule ensanglantée.*) J'en ai le signe aussi!... L'horrible nuit d'amour! Regardez-le, c'est lui!... Il est hideux et lâche!... (*Voyant que les gardes font un mouvement pour emmener Prinzivalle.*) — Non, non, laissez-le moi! — C'est ma part! C'est ma proie! Je la veux pour moi seule!... Gardez-le! Tenez-le!... Vous voyez qu'il veut fuir!...

GUIDO.

Pourquoi est-il venu?... Pourquoi as-tu menti?...

VANNA *hésitant et cherchant les mots.*

J'ai menti... Je ne sais... Je ne voulais pas dire... Écoute, c'est maintenant... Oui, oui, tu vas comprendre... On ne sait ce qu'on fait... On ne voit pas d'avance... Lorsque j'allais là-bas, non, je n'y pensais pas... Mais les choses arrivent... Oui, oui, tu vas savoir... Le voile est déchiré! Tant pis pour ta douleur puisque tu l'as voulu... Ah! j'ai eu peur de toi... J'ai eu peur de l'amour et de son désespoir... Maintenant, tu le veux... Bien. Je vais te le dire. (*D'une voix plus calme et plus assurée.*) Non, non, je n'ai pas eu l'idée que tu as dite. Je ne l'ai pas conduit au milieu des bourreaux pour nous venger ensemble... L'idée que j'ai suivie n'était pas aussi belle, mais t'aimait davantage... Je voulais le mener à une mort cruelle; mais je voulais aussi que l'ignoble mémoire de cette ignoble nuit ne pesât point sur toi jusqu'au bout de nos jours... Je me serais vengée toute seule, dans l'ombre; je l'aurais fait mourir, lentement, tu vois bien? peu à peu,

jusqu'à ce que son sang, en tombant goutte à goutte, eût effacé son crime... Tu n'aurais jamais su l'affreuse vérité; et l'affreux souvenir ne se fût pas dressé entre nos chers baisers... J'ai craint, je le confesse, qu'en voyant cette image tu ne pusses plus m'aimer... J'étais folle, je le sais; j'avais trop demandé... J'ai voulu l'impossible... Mais tu vas tout apprendre... (*S'adressant à la foule.*) Puisque nous en sommes là, et puisqu'il n'est plus temps d'épargner notre amour, il faut comprendre aussi... Il faut que je dise tout et vous serez mes juges... Voici ce que j'ai fait : cet homme m'a donc prise, bassement, lâchement, comme je vous l'ai dit... J'ai voulu le tuer et nous avons lutté... Mais il m'a désarmée... Alors, j'ai entrevu une vengeance plus profonde et je lui ai souri... Il a cru mon sourire... Ah! les hommes sont fous!... Il est juste qu'on les trompe!... Ils adorent le mensonge!... Quand on montre la vie, ils croient que c'est la mort! Quand on leur tend la mort, ils la prennent pour la vie!... Il avait cru me prendre et, c'est moi qui l'ai pris!... Le voilà dans sa tombe et je la scellerai!... Il fallait l'amener en l'ornant de baisers comme un agneau docile... Le voilà dans mes mains qui ne s'ouvriront plus!... Ah! mon beau Prinzivalle! Nous aurons des baisers comme on n'en a pas eu!

GUIDO *s'approchant.*

Vanna!...

VANNA.

Regarde-le de près!... Il était plein d'espoir...! Il m'a crue tout de suite lorsque je lui ai dit : « Prinzivalle, je t'aime!... » Ah! il m'aurait suivie jusqu'au cœur de

l'enfer!... Je l'embrassais ainsi... (*Elle embrasse ardemment Prinzivalle.*) Gianello, je t'aime!... Rends-moi donc mes baisers!... Ce sont ceux-ci qui comptent!... (*Se tournant vers Guido.*) Il me les rend encore!... Ah! le rire est trop près d'une pareille horreur!... Maintenant, c'est mon homme!... Seigneur! il est à moi devant Dieu et les autres!... Je le veux, je l'aurai!... C'est le gain de ma nuit et c'est un gain splendide!... (*Elle chancelle et se retient à une colonne.*) Prenez garde, je tombe!... Je porte trop de joie!... (*D'une voix haletante.*) Mon père, je vous le donne jusqu'à ce que mes forces... Qu'on l'emmène avant que... Que l'on trouve un cachot, un cachot si profond que personne ne puisse... Et j'en aurai la clé!... Et j'en aurai la clé!... Je la veux tout de suite!... Que personne n'y touche!... C'est ma part, c'est ma part, et je la veux intacte!... Guido, il m'appartient!... (*Faisant un pas vers Marco.*) Mon père, il est à moi et vous en répondez!... (*Regardant Marco fixement.*) Mon père, vous comprenez?... Vous êtes son gardien, que l'ombre d'une injure n'effleure pas sa face, pour qu'il me soit rendu tel que je vous le donne!... (*On emmène Prinzivalle.*) Adieu, mon Prinzivalle... Ah! nous nous reverrons!... (*Tandis que Guido se trouve au milieu des soldats qui emmènent brutalement Prinzivalle, Vanna pousse un cri, chancelle et tombe dans les bras de Marco, qui s'est précipité pour la soutenir.*)

MARCO *très vite et à mi-voix, tandis qu'il se penche sur Vanna qu'il soutient.*

Oui, j'ai compris, Vanna... J'ai compris ton mensonge... Tu as fait l'impossible... C'est juste et très injuste, comme tout ce que l'on fait. . Et la vie a rai-

son.... Reviens à toi, Vanna.. Il faut mentir encore, puisqu'on ne nous croit pas.... (*Appelant Guido.*) Guido, elle t'appelle... Guido, elle se réveille...

GUIDO *accourant et prenant Vanna dans ses bras.*

Ma Vanna!... Elle sourit... Ma Vanna, réponds-moi... Je n'ai jamais douté... Maintenant, c'est fini, et tout va s'oublier dans la bonne vengeance... C'était un mauvais rêve...

VANNA *ouvrant les yeux, d'une voix très faible.*

Où est-il?... Oui, je sais... Mais donnez-moi la clé. La clé de sa prison... Il ne faut pas que d'autres...

GUIDO.

Les gardes vont venir... Ils te la remettront...

VANNA.

Je la veux pour moi seule, afin que je sache bien... Afin que personne autre... C'était un mauvais rêve... Le beau va commencer... Le beau va commencer...

RIDEAU

Paris. — L. Maretheux, imprimeur, 1, rue Cassette.





PQ
2625
A5M6
1904
cop.2

Maeterlinck, Maurice
Monna Vanna

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

